

DENIS VOIGNIER

SCARBOROUGH

FAIR

dveditions / octobre 2020
9782914644709

PREMIERE PARTIE : WILLIAM

1

Un vent en rafales, des arbres dorés qui se plient sous la bourrasque, tandis que des trombes d'eau s'abattent sur la terre déjà gorgée. Quelques éclairs zèbrent le ciel et le fracas du tonnerre roule de vallon en vallon.

J'avance le dos courbé, luttant contre les éléments. Il y a bien longtemps que ma houppelande de laine épaisse ne me protège plus ni de l'eau ni du froid. Il me faut rapidement trouver un abri.

J'avise un groupement de rochers dans le sous-bois. Je quitte alors le sentier détrempé et grimpe jusqu'à ces blocs de granit qui me serviront peut-être de refuge temporaire. En effet, l'un d'eux présente comme un surplomb sous lequel je peux me glisser. Par chance, le sol, à cet endroit, est presque sec et cela me réconforte un peu. Si seulement je pouvais faire du feu...

C'est le milieu de l'après-midi et pourtant, le ciel

est si noir que l'on croirait la nuit venue. Je vais prendre mon mal en patience, cette pluie finira bien par s'arrêter.

De dessous ma houppelande, je tire de ma besace quelques morceaux de viande séchée achetés au marché de Kirby. Il faut dire que je n'ai rien mangé depuis cette dernière halte, c'est-à-dire depuis le matin.

Tandis que je mâche le porc légèrement salé, il me semble que la pluie faiblit. Le vent se calme, les cimes des hêtres sont moins agitées. Je pourrais peut-être atteindre un abri plus décent avant le crépuscule. C'est essentiel, car passer la nuit sur ces chemins boueux ne m'enchante guère.

Enfin, les nuages se déchirent, quelques rayons timides éclairent la colline qui fait face, je sens que c'est le moment d'en profiter avant que les éléments, peut-être, ne se déchaînent à nouveau.

Je rejoins le sentier et reprends mon avancée vers l'est. Selon mon estimation, il doit rester trois à quatre lieues à parcourir. Je peux donc arriver à temps...

Les bois de hêtres ont laissé la place à des vallons verdoyants. Les prairies, bordées de haies, se succèdent, et j'aperçois, sur ma droite, quelques

moutons paisibles couchés sous des églantiers déflouris. J'allonge le pas, j'ai hâte d'arriver.

Soudain, d'un talus de ronces jaillissent trois individus aux allures menaçantes. Vêtus d'amples manteaux de laine, coiffés de chapeaux à larges bords, je distingue à peine leurs visages. Ils tiennent en main une mauvaise fourche de bois qui pourrait néanmoins s'avérer dangereuse.

— Holà, manant ! Arrête-toi !

Je suis très étonné par cet accueil, mais la prudence m'incline à obéir. Ces trois hommes semblent déterminés. Pourtant, ils n'ont pas l'air de brigands. Ce sont probablement des paysans de **la** région.

— Eh, messieurs, en voilà un accueil ! Est-ce ainsi que l'on traite les braves gens dans cette contrée ?

Les hommes se consultent du regard. Mon vocabulaire les surprend peut-être.

— Fais voir !

— De l'argent ? Vous voulez de l'argent, c'est cela ?

— Non, fais voir. Ouvre ce manteau et montre-nous ton torse.

Je comprends alors leurs craintes. Je vais

rapidement les rassurer.

J'obtempère sans attendre. L'observation de mon torse doit les satisfaire.

— Lève les bras !

Un homme s'approche et observe aussi mon cou.

— C'est bon, dit-il.

Et ses compagnons abaissent leurs fourches tandis que je referme mon manteau détrempé.

— Vous êtes satisfaits, messieurs ?

— Oui, Monseigneur, vous comprenez, avec...

Le changement radical de **mon** statut me fait sourire. **Sans doute** la vue de la dague que je porte à la ceinture et ma chemise de batiste les a-t-elle impressionnés.

— Je comprends. Avez-vous des cas par ici ?

— Pas encore. C'est pour cela que nous sommes très méfiants. Les personnes atteintes ne doivent pas pénétrer dans la contrée.

Les visages, que je distingue un peu mieux, à présent, se font moins hostiles.

— Où allez-vous donc ainsi, Monseigneur ?

— Je me rends à Scarborough. J'aimerais y être avant la nuit.

L'un des paysans observe le ciel, vers l'ouest.

— Ce n'est pas prudent, la tempête va reprendre d'ici peu.

Je fais confiance à ces autochtones. Ils ont une habitude et une connaissance parfaite des conditions météorologiques de leur contrée. La direction du vent, l'aspect des nuages, le vol d'un oiseau et les voilà renseignés.

Je les questionne du regard. Ont-ils une solution à me proposer ? Un silence se fait, les hommes se reculent et se concertent à quelques pas de moi. L'un d'eux, celui qui m'avait observé de plus près se rapproche.

— Si cela vous tente, Monseigneur, venez passer la nuit dans notre modeste demeure. Vous y trouverez le souper et vous pourrez faire sécher vos vêtements.

— Cela est fort aimable, messieurs. J'accepte avec joie. Je paierai ce qu'il faut, bien entendu.

J'ai accepté immédiatement car l'idée d'un lieu chauffé et d'un repas me tente bien. J'ai vite évacué l'idée qu'il peut s'agir d'un traquenard. Ne dit-on pas que sous couvert de venir en aide à des personnes en difficulté, des groupes de pillards détraussent les

voyageurs de cette manière ? Mais ces paysans m'ont l'air d'être honnêtes et sincères.

Nous gravissons le talus pour monter une légère pente herbue. Un sentier se dessine un peu plus haut et mes trois compères l'empruntent, me faisant signe de les suivre. Une fois encore, un doute **m'assaille**. Fais-je bien de les suivre ainsi ? Ne vont-ils pas m'occire au moment qu'ils jugeront opportun pour me délester de ma maigre fortune ? La vue d'une chaumière me réconforte. Une mesure modeste, de pierres grises, dotée d'un épais toit de chaume. Une cheminée laisse échapper une épaisse fumée qui sent le résineux. Alors que j'hésite encore, la porte de la maison s'ouvre et une femme, d'assez forte corpulence, apparaît sur le seuil. Son visage rougeaud et son sourire me rassurent.

— Vous voilà en compagnie, dirait-on ! lance-t-elle à l'adresse des trois hommes.

— Un voyageur, trempé comme une soupe. Avons-nous bien fait ?

— Pour sûr ! Qu'il entre et se sèche, le pauvre diable.

J'entre dans une grande pièce au sol de terre battue.

Des bûches crépitent dans l'âtre et une douce chaleur règne dans la salle. Un mobilier simple et rustique occupe le centre de l'espace : une table de chêne et ses deux bancs, deux coffres et quelques planches aux murs tenant lieu d'étagères. Une pierre large et lisse, située sur le côté de la cheminée accueille des pots divers, de terre cuite et de métal, une poêle et quelques gobelets de bois. Comme j'hésite un instant, la femme m'interpelle :

— Entrez, entrez donc. N'ayez crainte. Tenez, asseyez-vous là, sur ce banc. Il faut vous sécher avant d'attraper la mort.

Elle a raison, cette brave femme. Je ne suis pas d'une nature fragile mais ce n'est pas le moment d'attraper un mauvais coup de froid.

— Et vous autres, dit-elle en se tournant vers les hommes, ne restez donc pas les bras ballants. Cherchez de quoi boire et remettez du bois dans le feu.

Les hommes obtempèrent. L'un d'entre eux se dirige vers le fond de la pièce, écarte une tenture et disparaît. J'ai juste le temps d'apercevoir une chèvre et l'odeur qui émane de l'endroit me laisse à penser que des porcs ne sont guère loin.

— Allez, jeune homme, ôtez-moi tout ceci que l'on fasse sécher vos vêtements.

C'est ainsi que mon manteau, ma chemise de batiste et mes chausses se retrouvent suspendus au-dessus du foyer. Les vêtements fument tant ils sont gorgés d'eau. On me passe une sorte de robe de toile épaisse afin que je me couvre.

— Je ne sais comment vous remercier... enfin, si, je sais. Je vous paierai pour tout ceci.

— Bah, jeune homme, ne vous en faites pas pour cela.

— Mais, Ellyn, intervient alors l'un des hommes, quelques pièces...

Ses deux compagnons opinent du chef. Ellyn ne répond pas, mais je suis bien certain qu'elle ne serait pas contre un dédommagement.

Elle pose devant moi un bol de bois empli d'une soupe fumante. Des pois sans doute et quelques morceaux de lard – les cochons dont je soupçonne la présence. Le breuvage me réchauffe autant l'âme que le corps. Ces gens sont vraiment sympathiques. À leur tour, ils se servent un bol de soupe et mangent avec moi, l'un des hommes coupe, à l'aide d'un long

coutelas, de larges tranches d'un pain gris qu'il distribue à chacun.

— Ces rustres se sont-ils présentés au moins ? me demande Ellyn.

— Oui, avec des fourches.

— Ça ne m'étonne pas. Quand je pense que je dois nourrir ces bons à rien.

Les hommes rient de bon cœur, ils ont sans doute l'habitude de ce genre de remarque. J'apprends donc qu'ils se nomment respectivement Blaize, Gobind et Vincent, que les deux premiers sont les frères d'Ellyn et que le troisième est un cousin éloigné qu'ils ont recueilli.

Je me présente donc à mon tour.

— William Robertson, j'habite York. Je me rends à Scarborough, je dois y rencontrer un cousin pour traiter affaire.

— Affaire ? demande Vincent, intrigué.

— Oui, je m'occupe d'une petite entreprise d'imprimerie et ce cousin pourrait avoir besoin de mes services. Et puis, la grande foire et le marché ne commencent-ils pas dans quelques jours ?

Ellyn intervient alors.

— Vous vous sentez mieux, Monseigneur ?

— Cette soupe est excellente et m’a fait beaucoup de bien. Je suis bien heureux de vous avoir trouvés sur mon chemin.

— Nous surveillons le sentier que vous avez emprunté. Les nouvelles du sud n’étaient pas très bonnes ces derniers temps et nous ne voulons pas que l’épidémie gagne notre contrée.

— Je vous comprends. Cependant, la maladie perd du terrain, les cas déclarés, et les morts, sont moins nombreux depuis ces deux dernières semaines.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Ces informations sont assez fiables.

— Vous venez donc de York. À pied ?

— Oui, à pied. J’avais bien un cheval mais il est mort, atteint par la maladie. D’autres aussi et les survivants ont été réquisitionnés pour tirer les charrettes transportant les cadavres. Et le service des diligences est suspendu.

— Eh bien, jeune homme, intervient Ellyn, en voilà bien de la triste histoire. C’est vrai, par ici, nous sommes épargnés. Pour le moment.

Je vois passer dans son regard l’ombre d’une

crainte. Les récits qui circulent sont édifiants et très inquiétants. Je comprends son angoisse.

— Rassurez-vous, Ellyn, cela va passer. Il ne peut en être autrement.

J'essaie de la rassurer mais n'en suis pas moi-même totalement convaincu. Et si les régions jusqu'alors épargnées venaient à être touchées par ce terrible fléau ? Mais peut-être les villes, dont les conditions de salubrité s'avèrent assez déplorables, sont-elles plus propices au développement de la maladie que les campagnes ? Ici, l'air est frais et revigorant, les habitants ne vivent pas dans la promiscuité, loin de là, ils se nourrissent probablement sainement et semblent plus robustes.

— Dieu vous entende, Dieu vous entende, marmonne alors Ellyn.

La nuit est venue. Par l'unique fenêtre qui donne vers l'ouest j'aperçois un ciel moins tourmenté. Je m'approche et constate que le ciel se déchire, des étoiles, par endroits apparaissent comme par enchantement.

— Rassurez-vous, Monseigneur, il fera bon demain matin. Vous pourrez aller sans crainte jusqu'à

Scarborough.

Je fais confiance à Blaize, il a l'air de bien connaître son affaire.

Les hommes quittent la grande salle. Je suppose qu'ils vont vérifier les enclos avant d'aller dormir. J'ai cru comprendre que cette famille, hormis la chèvre et trois porcs bien gras, possède aussi quelques poules et des oies. Un bœuf complète cette liste, animal fort utile pour labourer et tirer une charrette. Avec un potager attenant, je comprends bien que ces gens, sans vivre dans l'opulence, ne manquent pas de nourriture.

Gobind est de retour, l'air satisfait.

— Venez, Monseigneur, je vais vous montrer où passer la nuit. Ici, nous n'avons pas de place suffisante, mais dans l'appentis, nous disposons d'un endroit bien abrité et garni d'une bonne paille bien sèche. Vous y serez à votre aise.

— Merci Gobind, cela me convient parfaitement.

— Nous allons alimenter le feu comme il faut, ajoute Ellyn. Demain, vos vêtements seront parfaitement secs.

— Merci encore.

J'emboîte le pas à Gobind qui me guide vers

l'appentis. C'est un abri qui se situe sur le côté de la maison et auquel je n'ai pas prêté attention sur le moment. Il jouxte l'un des murs de la bâtisse et dans l'un des angles, protégé du vent et de la vue, on y trouve un emplacement de terre battue garni de paille.

— Vous serez bien ici, Monseigneur. Dormez tranquille, le secteur est très calme. Je vous dis à demain, au point du jour.

— Entendu, au point du jour.

Et Gobind s'éloigne de sa démarche pesante après m'avoir adressé un petit signe amical de la main.

Quelle chance j'ai eue de les croiser ! Sans eux j'aurais été transi de froid et aurais peut-être attrapé une mauvaise toux. Ces gens sont vraiment serviables. Allongé sur le dos, respirant l'odeur délicieuse de la terre humide mêlée à celle de la paille et du foin, je ferme les yeux et m'endors paisiblement.

C'est un bruit furtif qui me tire de mon sommeil et de mes songes. Je me dresse sur **les** coudes. La nuit est presque d'un noir d'encre. Je scrute les alentours. Une ombre mobile est à quelques pas de moi, visiblement devant l'enclos servant de poulailler. Un renard ! Il vient chercher pitance et va peut-être réussir à pénétrer

dans l'enclos. Cet animal est malin et ingénieux. Je me lève prestement afin de l'effrayer. L'animal, surpris, détale sans demander son reste. Le danger, pour cette nuit, est écarté.

La porte de la maison s'est ouverte. Dans le rectangle de lumière que dispense le foyer, je remarque trois ombres. Mes amis paysans. Je suis étonné d'une telle sortie nocturne car il me semble que la nuit est déjà bien avancée. Peut-être surveillent-ils leur domaine, car les prédateurs sont sans doute plus nombreux que je ne l'imagine. Je m'appête à les rejoindre lorsqu'à la faveur de la lumière, je distingue, dans leurs mains, de longues lames effilées. Ils se dirigent, sans bruit, vers l'appentis. Seigneur ! Je comprends très vite le but de **la** manœuvre. Je ne traîne pas. Tandis qu'ils gagnent l'abri, je me précipite dans la grande salle. Par chance, Ellyn ne s'y trouve pas. Je récupère mes chausses, ma chemise, ma houppelande et ma dague. Aussi vite, je quitte les lieux et me dirige dans la direction opposée, courant dans l'herbe, Lorsque après une course effrénée, j'estime avoir suffisamment mis de distance entre mes agresseurs et moi-même, je m'assieds au pied d'un arbre. C'est à ce

moment que la peur monte en moi et me fait trembler nerveusement.

2

J'ai remis mes vêtements, secs, il est vrai. J'ai aussi ma bourse, assez bien garnie, je dois l'avouer. Je suis encore sous le coup de l'étonnement. Mes premières hésitations n'étaient donc pas infondées. Ces pratiques, dont j'ai entendu parler maintes fois, sont assez courantes. Je l'ai échappé belle. Si ce renard ne m'avait pas éveillé, c'en était fait de moi. Ces trois malandrins n'auraient pas hésité à me poignarder pendant mon sommeil pour me délester de ma bourse. Ils y auraient aussi gagné un manteau de qualité, une belle chemise et une dague de valeur.

Je tends l'oreille. Pas de bruits suspects hormis ceux de la faune locale qui s'agite dans la nuit. Je ne pense pas qu'ils se mettent à ma poursuite, je suis maintenant sur mes gardes et je pourrais, en cas de confrontation, tuer l'un d'entre eux. **Ce n'est certainement pas ce qu'ils veulent.** Quant à les dénoncer, cela relève de

l'utopie. Je n'ai aucune preuve de ce que je pourrais avancer, on ne me croirait sans doute pas. Mieux vaut oublier cette histoire, je n'entendrai certainement plus parler de ces gens. Mais cet évènement va certainement augmenter ma méfiance à l'encontre des personnes que je pourrais rencontrer dorénavant.

Je décide tout de même de ne pas moisir dans le coin.

Je reprends donc la direction de Scarborough. Le ciel bleuit vers l'est, l'aurore n'est pas loin. C'est un instant magique. La nature s'éveille, la lumière renaît, mes poumons se gonflent d'un air nouveau qui fait pétiller la vie en moi. Cette vie que j'ai failli perdre il y a peu.

Le ciel est lavé des intempéries de la veille. Seuls, quelques stratus d'altitude s'effilochent encore et renvoient la lumière, rosée maintenant, des premiers rayons. La journée sera belle, c'est de bon augure pour mon arrivée dans Scarborough.

Il ne reste que trois ou quatre lieues à parcourir, je devrais atteindre la ville pour le milieu de la journée. Cette perspective me fait presser le pas, mais je modère mon ardeur. Je n'ai pas mangé depuis la veille

au soir et je n'ai rien à me mettre sous la dent, je dois donc ménager mes forces.

Le chemin décrit une longue courbe descendante entre deux vallons vert tendre. Paysage magnifique qui me ravit. À la sortie de **la** courbe, j'aperçois, une charrette, à demi-versée dans le talus. Deux personnes semblent s'agiter autour de **la** voiture.

J'hésite un instant, les événements de la veille m'inclinent à la retenue. Mais dois-je pour **autant** voir le mal partout ? **Cet accident** n'est pas un piège, ou bien je suis maudit...

— Braves gens, des ennuis ? demandé-je en approchant.

Les personnes se tournent vers moi. Un homme d'une cinquantaine d'années, le cheveu court et gris, l'air dépité, qui souffle et semble fatigué. Ses yeux, enfoncés dans leurs orbites **reflètent** une sorte de désespoir. La jeune femme qui l'accompagne, sa fille peut-être, semble moins abattue. Si elle se désespère, c'est peut-être plus pour son père que pour la situation présente, c'est du moins ce que je ressens.

— Comme vous pouvez le constater, jeune homme. Cette maudite boue nous a entraînés dans ce talus. Pas

moyen de sortir de là. Mais peut-être qu'avec votre aide...

Je jette un œil vers l'avant de la carriole bâchée.

— Peut-être vaudrait-il mieux détacher l'animal ?

— Vous croyez ?

— Oui, certainement. Nous aurons plus de liberté de mouvement. Et si cette charrette venait à verser pour de bon, elle pourrait emporter votre bête et la blesser sérieusement.

— Jane, fais ce qu'il faut.

— Oui, père.

Je ne me suis pas trompé. Elle a le même front droit et le même nez aquilin que son père. En revanche ses yeux, en amande, d'un vert très pâle doivent être ceux de sa mère. Sa chevelure également, qu'elle a très longue et d'un roux mêlé de châtain. Pendant un court instant j'ai du mal à détacher mon regard de ce doux visage. Après les diables de la nuit, il me semble entrevoir un ange.

Jane connaît son affaire. Il ne lui faut pas bien longtemps pour détacher le cheval bai.

— Viens Titus, viens par ici, lui chuchote-t-elle en lui caressant l'encolure.

Le cheval renâcle, secoue sa longue crinière et se laisse guider vers un jeune hêtre tout proche. La jeune femme **enroule** la longe autour du tronc.

— Tu seras bien, là. Tu as même de quoi te remplir la panse.

Puis, revenant vers nous.

— C'est fait, père.

— Très bien, ma chérie. Mais j'y pense, à qui ai-je donc affaire ?

— William Robertson, de York. Je me rends à Scarborough.

— Enchanté, monsieur. Je suis Walter Pending et voici ma fille Jane. Nous nous rendons également à Scarborough. Pour le marché.

— Je comprends, la charrette.

— C'est cela.

— Sans vouloir être curieux, que transportez-vous ? Je dis **ceci** car si vos marchandises **pèsent leur poids**, nous pourrions délester votre charrette.

— En effet, voilà une excellente idée. Il y a dans ce chariot un nombre incalculable d'objets aussi divers les uns que les autres et qui s'avèrent nécessaires pour mon... notre activité.

Je regarde l'homme, attendant un complément d'information.

— Je suis prestidigitateur et Jane maîtrise l'art des simples. Elle réalise aussi très souvent des choses **qui sembleraient impossibles à la plupart des gens.**

Je pensais être en présence de commerçants, mais voilà que ces deux personnages ont une activité plutôt étonnante et moins courante.

— Très bien Monsieur Pending, voyons cela.

Soulevant la bâche de toile, Monsieur Pending me montre l'intérieur de la charrette. Il y a **là** des coffres et des boîtes de toutes tailles, des fioles, des chapeaux, des couteaux, des miroirs, une chaise de rotin, des rouleaux de tissu.

— Je pense que nous pourrions peut-être en ôter une partie. **Les objets les plus lourds, pour commencer ?**

— Bien entendu.

En l'espace d'un quart d'heure, nous vidons la charrette de la moitié de son contenu. Nous déposons les objets le long du chemin.

J'inspecte l'avant de la voiture, là où les roues se sont embourbées. J'examine l'angle que fait le plateau avec le sol.

— Des pierres, et de solides bâtons. Voilà ce qu'il nous faut. Avez-vous un bon coutelas ?

Pending se met à rire de toutes ses dents.

— Excusez-moi, réponds-je. Bien sûr.

Les couteaux ne manquent pas, évidemment. Pending en possède toute une collection.

— Trouvez des pierres, pour placer du côté droit, je vais tailler un bâton.

Tandis que Pending et sa fille se mettent à la recherche de pierres, j'avise un cornouiller. Son bois, très ligneux, sera sans doute solide pour l'usage que je veux en faire. Après plusieurs minutes d'efforts, je réussis à **en** couper une branche d'un pouce et demi de diamètre.

— Voilà qui fera l'affaire. De votre côté ?

Père et fille ont préparé un impressionnant tas de pierres.

— Plaçons des cales devant chaque roue, hormis l'avant droite.

Ils s'exécutent et je me décide à tenter une opération hasardeuse. Je place mon bâton sous la roue droite et, pesant de toutes mes forces, je fais levier. La charrette se soulève légèrement.

— Poussez ! Maintenant !

Pending et sa fille impriment une poussée assez forte et soudaine. Le véhicule recule de quelques pouces, puis retombe sur le sol.

— Les cales ! Les cales !

Mes deux forçats replacent les pierres. Chacun transpire à grosses gouttes, c'est un effort assez violent.

— Ça ira, papa ? demande Jane.

— Oui, ma fille, cela va aller. Avons-nous le choix ?

Nous renouvelons l'opération par cinq fois, jusqu'à ce que la charrette, extirpée du talus se retrouve quasiment à l'horizontale.

— Nous y sommes, déclare le père. Sans vous... comment vous remercier ?

— Pouvez-vous me prendre avec vous ? Je veux dire, pour le reste du chemin.

— Bien entendu. Mais avant, buvons un verre.

Comme par enchantement, une bouteille de whisky apparaît.

3

Je m'installe à l'arrière de la carriole, la bâche ayant été relevée. Jane est assise à côté de moi, les jambes ballantes au-dessus du chemin.

Son père a pris les guides et, installé sur une espèce de siège situé à l'avant, il mène la charrette. Titus avance avec aisance, il a repris des forces et surtout s'est gavé d'une herbe bien grasse et nourrissante.

Alors que nous admirons le paysage qui défile derrière nous, n'osant dire un mot, un petit animal, lesté et rapide, saute sur mon épaule. D'abord surpris, je découvre un petit chat blanc qui ronronne en se frottant contre moi.

— Ah, c'est Snow, n'ayez crainte. Il est adorable. Il avait dû se cacher durant tout ce temps. Il est encore jeune, il adore s'amuser.

En effet, le chat saute sur mes genoux puis agrippe la bâche, et file à nouveau dans la charrette pour se

cacher sous des couvertures de grosse laine.

— Nous l'avons trouvé en chemin. Mon père pense qu'il peut le faire participer à ses tours, mais franchement, j'en doute. Dresser un chat relève de l'impossible.

— Alors cela pourrait être dans vos cordes, si j'en crois votre père.

Jane me regarde d'un air malicieux.

— Peut-être bien.

Le reste du voyage se passe sans encombre. Le ciel s'est éclairci, une belle lumière dorée inonde la campagne. Alors que nous approchons de la ville, nous rencontrons maintenant d'autres gens, à pied. Ils vont dans la même direction et nous les dépassons lentement. Monsieur Pending les salue en faisant de grands gestes. Il prépare probablement sa future clientèle, car à n'en pas douter, ces gens se rendent à la fête de Scarborough.

Jane n'est pas très bavarde, moi non plus d'ailleurs. Mais elle semble curieuse tout de même.

— Vous avez de la famille à Scarborough ? me demande-t-elle.

— Un cousin, Perdy Warren. Je ne le connais pas

tellement. Il m'a fait parvenir une lettre et souhaite que je le fasse profiter de mes services..

— Vos services ?

— Oui, je suis imprimeur. Oh, une toute petite imprimerie. Mon cousin est féru de légendes et d'histoires curieuses. Tout ce qu'il peut glaner, il l'écrit, à la main. Son souhait serait de faire imprimer ses productions. J'avoue que cela m'intéresse fortement.

Jane semble presque captivée par mes explications. Ses yeux clairs pétillent.

— En effet, cela doit être fascinant. Des légendes...

J'en reviens ensuite à la prochaine tenue du marché.

— Et vous-même, enfin vous et votre père, comment procédez-vous pour l'installation ?

— C'est le bourgmestre qui règle toutes ces questions. Scarborough est l'une des foires les plus importantes du pays. Les Hollandais viennent également, de même que les Flamands, les Norvégiens et quelques Français.

— Ils seront peut-être majoritaires cette année, avec cette terrible épidémie.

— Oui, certains de nos amis et confrères ont fait

défection. D'autres, malheureusement, sont morts, touchés par le fléau.

L'évocation de cette situation nous ramène au silence.

Durant ce court échange, nous nous sommes approchés de la ville.

— Nous y voilà ! crie Monsieur Pending, depuis son siège de guide.

Nous sautons à bas de la carriole pour gagner l'avant.

Du sommet d'une légère colline, nous distinguons la bourgade, posée au cœur d'un écrin de verdure. C'est un groupement de maisons assez important qui s'étend au sud d'une sorte d'éperon rocheux qui s'avance dans la mer. Je regarde, émerveillé.

— C'est la première fois que vous venez ici ? me demande Jane, qui marche à mes côtés.

— Je suis venu étant enfant, mais je n'en ai guère de souvenirs.

— Regardez là-haut, ce magnifique château.

Posé sur le rocher, une forteresse surveille la mer, domine la ville, protège la région. De pierres grises, elle se découpe sur le bleu du ciel. Sa muraille est

imposante et des tours viennent, à intervalles réguliers, se profiler sur l'enceinte.

Maintenant que nous approchons, la foule est plus dense. Monsieur Pending est très prudent avec Titus car les badauds ou autres commerçants n'ont pas l'air de tellement se soucier de la charrette.

Le chemin descend maintenant, jusqu'aux premières maisons. Pending fait stopper l'attelage.

— Nous y sommes, me dit-il. Sans vous, nous serions encore dans ce talus boueux ou égorgés par des malandrins de chemin.

Je souris un instant, repensant à ma rencontre avec mes soi-disant paysans.

— Où allez-vous donc dans cette ville ? reprend-il.

— Dans le secteur de St Mary's Church. Mon cousin Perdy réside dans ce quartier, sur Wool Lane, je crois.

— Ah, très bien. Ce n'est donc pas compliqué, il vous suffit de vous diriger vers l'église.

De notre position, nous apercevons les deux magnifiques tours de l'édifice. Je distingue même le square carré et le cimetière qui le jouxte.

Je salue Monsieur Pending, adresse un petit signe de

la main à Jane avant de m'éloigner. Snow court un instant près de moi puis rejoint sa maîtresse.

— Nous nous reverrons sans doute sur le marché, me lance Jane.

Je l'espère bien.

Monsieur Pending ne redémarre pas son attelage. J'ai cru comprendre qu'il devait attendre la visite d'agents du bourgmestre qui doivent vérifier le contenu de la carriole et encaisser la taxe prévue pour **pouvoir** entrer en ville en tant que participant au marché. En effet, je croise deux cavaliers de bleu vêtu, portant épée et ceinture de flanelle dorée.

Moi, je ne suis qu'un simple visiteur, je ne suis pas concerné par ces tracasseries administratives.

Je m'engage dans la rue centrale. Des hommes, montés sur de hautes échelles, tendent des cordes en travers des rues et y suspendent des fanions de toutes les couleurs. Aux balcons des maisons à colombages, des tissus chamarrés et des jardinières de fleurs multicolores. On décore aussi les portes des maisons, on balaye devant chez soi. Les enfants joyeux, courent, chantent, la fête est pour bientôt.

Il règne ici une ambiance chaleureuse. Ces gens que

je croise, visiblement affairés à la préparation des festivités, me paraissent heureux. Il faut dire que cette fête, qui va durer six semaines, va enrichir la ville et ses habitants. Un gamin qui traverse la rue, me heurte les jambes.

— Pardon, Monseigneur.

— Ce n'est rien, petit. Tu ne t'es pas fait de mal, au moins ?

— Non, Monseigneur.

— Peux-tu m'indiquer Wool Lane ? Je dois m'y rendre.

— Bien sûr, Monseigneur. Je peux même vous y emmener. C'est à deux pas.

Et me voici affublé d'un guide haut comme trois pommes et qui connaît bien sûr la ville comme sa poche.

Nous nous dirigeons vers St Mary's Church, puis obliquons à gauche dans des ruelles en partie pavées. Ici, peu de détritrus ou de crottin. Les habitants font reluire leur bourgade.

Deux carrefours, une venelle en pente montante et le garçon s'arrête, l'air satisfait.

— C'est ici, Monseigneur.

— Merci, mon garçon. Comment te nommes-tu donc ?

— Jack, Jack la malice. À votre service...

— Eh bien, Jack, merci pour ton aide. Peut-être nous reverrons-nous ?

— Peut-être bien, Monseigneur.

— Voici pour ta peine.

Je lui tends une piécette. Les yeux de l'enfant rient de bonheur.

— Merci, Monseigneur.

Et il s'éloigne en sifflotant.

Dans Wool Lane, je repère assez vite la maison de mon cousin Perdy. Sa lettre mentionnait une bâtisse modeste aux murs de torchis avec une porte de bois vernis. Sur le côté gauche du battant, une cloche de bronze que l'on actionne à l'aide d'une corde.

Je n'ai pas le temps de m'approcher que la porte s'ouvre, laissant le passage à deux individus de forte corpulence. Ils ont tous deux le visage garni d'une barbe épaisse, un large chapeau incliné sur le devant ne laisse pas deviner grand-chose de leurs visages. Je fais un écart car de toute évidence ces deux hommes auraient fini par me bousculer..

Mais la porte reste ouverte et je distingue une silhouette plus longiligne. Un homme jeune, au visage poupin encadré par une chevelure blonde bouclée, me dévisage.

— William !

— Perdy ! Cela fait un moment.

4

Plus de vingt ans sans doute que je ne l'ai pas revu. C'était à l'époque où ses parents passaient parfois à York nous rendre visite. Malgré le temps passé, je retrouve dans ses traits l'enfant qu'il était, il n'avait alors peut-être pas plus de dix ans.

— Entre donc, ne reste pas là.

Je tourne d'abord la tête en direction de la rue et Perdy en comprend la raison.

— Bah, ne t'inquiète pas. Des amis. Un peu bourrus, mais pas méchants pour deux sous.

Curieusement, j'ai du mal à croire cette explication. Mais ce n'est pas le sujet du jour.

Sa maison est assez sombre. Passé la porte, la pièce principale n'est éclairée que par une seule fenêtre donnant sur la ruelle. Les murs sont recouverts de tentures foncées et le plancher est d'un bois presque noir. Faisant face, unâtre de pierre rempli de cendres

grises.

— Installe-toi, installe-toi.

Il me désigne un fauteuil de velours vert émeraude qui a l'air bien fatigué.

— Je vais nous chercher à boire.

Il soulève un pan de tissu et disparaît dans une petite pièce attenante. J'entends des bruits de vaisselle.

— Voilà. C'est parfait. J'ai là un petit vin d'Espagne qui va te ravir le palais. Ce voyage a dû te dessécher la gorge.

— C'est-à-dire que j'ai eu beaucoup de pluie en chemin et j'ai terminé le voyage en charrette.

— À la bonne heure ! Et tu es là, en pleine forme. Cela me fait vraiment plaisir.

Pendant un moment, nous ne savons que dire. Nous **dégustons** ce vin qui est effectivement délicieux.

— Tu as **trouvé** un endroit pour te loger ?

— Pas encore. Je vais m'en occuper.

— Je peux te conseiller La Diligence. L'établissement est propre, l'aubergiste est aux petits soins. C'est du côté du port.

— Très bien, j'irai donc voir.

Perdy ressert un peu de vin.

— Et à York, comment cela va-t-il ? Ton affaire ?

Il semble intéressé par mon travail.

— Écoute, cela ne marche pas trop mal. Mon père avait acquis une clientèle parmi les notables de la ville et ceux-ci me font confiance. J'ai donc des commandes régulières et j'imprime presque en continu. Je ne **peux** donc pas me plaindre.

— C'est une excellente nouvelle. Mais, dis-moi... toujours pas marié ?

Cette question fait remonter des souvenirs douloureux. Ann, ma jolie fiancée que je devais épouser il y a trois ans de cela. Emportée par une mauvaise fièvre au cœur de l'hiver. Depuis cet évènement, je n'avais guère songé à retrouver **l'âme** sœur.

— Non. Je n'ai guère le temps **d'y songer**... Je vais encore attendre un peu, que ma situation se stabilise réellement. J'aimerais aussi pouvoir embaucher, cela me délesterait un peu.

— Je comprends.

Des cris dans la ruelle m'interpellent et je me tourne vers la petite fenêtre.

— Ce n'est rien. Ce sont mes voisins. Ils sont assez

bruyants, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Les cris s'amenuisent, le calme revient rapidement.

— Mais, dis-je alors, si nous en venions à nos affaires.

— Bien entendu, n'est-ce pas là la première raison de ta venue ici ?

— En effet, mais je dois avouer que cela coïncide parfaitement avec la tenue de la fête. C'est aussi **ce** qui m'a décidé.

Perdy fait une pause, semble chercher ses mots. Il semble un peu gêné.

— Ce sont des légendes que tu as dénichées, c'est cela ? Quelque histoire insolite ?

Je regarde les étagères suspendues au mur derrière mon cousin, elles croulent sous les papiers. Probablement des notes que Perdy a réunies.

— C'est-à-dire que... C'est un peu particulier.

— Comment cela ?

— Je te montre, c'est le mieux.

Il se lève alors et ouvre l'un des coffres qui se trouve dans la pièce. Il en extrait une cassette marquée et fermée par un cadenas de fer. Cela m'étonne. Des notes, des textes à propos de légendes

mises ainsi à l'abri... Il faut vraiment que ces écrits aient une grande valeur.

Il ouvre le cadenas à l'aide d'une clef qu'il a sur lui et me présente quelques feuillets.

— Si tu veux jeter un œil.

Je saisis les feuillets qu'il me tend et je profite d'une chandelle que Perdy apporte pour consulter ce texte.

— Mais... qu'est-ce donc ? Ce n'est pas...

— C'est dans l'air du temps, tu le sais bien. Il faut choisir son camp.

— Écoute, Perdy, ça m'ennuie de te le dire, mais je crois que je ne pourrai pas imprimer ces textes. Je ne m'occupe pas tellement de politique et ce choix, celui que tu sembles faire, ne me convient pas. Je me dis qu'il y a toujours une solution pacifique à ce problème.

— Tu préfères donc voir s'installer la monarchie de façon encore plus pesante sur notre pays plutôt que d'espérer un monde nouveau, plus libre, plus audacieux.

— Audacieux ? Avec ce Cromwell qui massacre les Irlandais et vient jusqu'ici pour repousser les Écossais ? Je n'aime pas ses méthodes, c'est un

homme violent qui ne m'inspire aucune confiance.

Perdy semble stupéfait. J'ai élevé la voix, je me suis un peu emporté, il est vrai et cela le dérange fortement. Il espérait sans doute m'avoir à ses côtés et pensait que j'allais imprimer ses tracs révolutionnaires.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui, Perdy, je suis désolé. Mais comprends que je ne suis pas obligé d'adhérer à tes convictions. Et comme je te l'ai dit, je n'aime pas ce Cromwell. Il n'apportera que le malheur.

Perdy est maintenant passé de la surprise à la colère.

Il ne s'attendait pas à ce refus. Il pensait sans doute que nos liens familiaux me feraient accepter sa demande.

— Très bien, dit-il, d'une voix où pointe maintenant l'aigreur, dans ce cas, nous n'avons plus rien à nous dire. Je saurai me souvenir de ce refus.

Je me lève, interloqué.

— Serait-ce une menace ?

— Peut-être.

Perdy me fait peur. Sa constitution physique n'est pas celle d'un colosse, mais je sens en lui une rage qui pourrait décupler ses forces. Bien que je pense être de

taille à lutter avec lui si nécessaire, je préfère battre en retraite. D'ailleurs, je n'aime pas la violence.

Sans un mot, je gagne la porte et rejoins la ruelle. Je vais aller voir du côté du port et oublier cette affaire. Dans deux jours commence la foire, je compte bien en profiter.

5

La Diligence est un établissement très accueillant. L'auberge, bien que de taille modeste semble jouir d'une bonne réputation. L'intérieur est soigné, la salle principale est très propre, des rideaux de couleur pendent aux fenêtres, des nappes garnissent les tables. Derrière un massif comptoir de chêne s'affaire l'aubergiste, un bonhomme ventru à la face rougeaude. Son embonpoint laisse à penser que la cuisine doit être bonne. Aux tables, deux groupes de trois hommes, installés devant des chopes de bière, discutent à voix basse. À ma vue, ils tournent la tête et me dévisagent avec insistance. Les habitants de **la** ville sont pourtant habitués aux étrangers, surtout au moment des festivités.

— Holà, Monseigneur. Que puis-je faire pour vous aider ? me lance le tenancier.

— Le repas et la nuitée, aubergiste. Voilà ce qui me

conviendrait.

— Alors vous êtes au bon endroit. Il n’y a pas en ville de meilleur endroit pour passer quelques jours. Et mes prix sont très abordables, voyez, six pence pour la couchée et les trois repas. Seule la bière est en sus, mais j’ai aussi un excellent vin d’Espagne.

— En effet, alors nous sommes faits pour nous entendre.

Je m’approche du comptoir.

— Une petite soif ?

J’ai encore le goût du vin d’Espagne accroché à mon palais, mais une bière fraîche me tente bien.

— Une bière, la meilleure.

Ce qui signifie autre chose qu’un breuvage insipide coupé avec de l’eau. C’est une pratique **qui est** courante dans les auberges et les tavernes. La bière de basse qualité coupée avec de l’eau est moins onéreuse et moins forte en alcool. C’est un moyen d’éviter que les clients assoiffés ne soient ivres et parfois incontrôlables.

Je déguste **ma** bière, accoudé au comptoir. Les autres clients, maintenant, ne semblent plus s’intéresser à moi.

L'aubergiste m'indique ensuite ma chambre, au premier étage de la bâtisse. C'est une pièce très lumineuse, qui donne directement sur le port. L'air du large entre par la fenêtre, je respire à pleins poumons. Je sens que je vais être bien ici, cela me change du tumulte de York. Je regarde les bateaux, amarrés au ponton, qui se balancent doucement au gré des vagues. Des pêcheurs s'affairent, préparant les navires, réparant des filets. Je déballe mon maigre bagage qui consiste en quelques pièces de linge de rechange. Je n'ai pas prévu de rester très longtemps, quelques jours au plus.

Je prends mon repas dans la grande salle. Il y a peu de monde et l'aubergiste m'a installé un peu à l'écart, le long d'un mur aveugle dans lequel sont fichés des supports à chandelles. Régulièrement, il fait des allers-retours au fond de la pièce, passant par une porte assez large laissant entrevoir une cuisine. Il lance des ordres et j'entends des gens qui s'affairent aux fourneaux.

Je déguste une excellente omelette aux herbes. Un fromage de brebis et un gâteau au miel complètent le menu.

— Avez-vous bien mangé, Monseigneur ? me

demande l'aubergiste alors que je termine mon dessert.

— Absolument. Ce repas fut excellent. Je crois que je vais aller marcher un peu car un tel régime pourrait bien me faire grossir rapidement.

— Sauf votre respect, Monseigneur, vous ne semblez pas avoir de souci de ce côté-là.

Il est vrai que je ne suis pas très gras. Pas maigre non plus, mais plutôt fin, longiligne. Cependant, j'aime la marche et un petit tour sur le port ne pourra pas me faire de mal.

Pour se rendre sur ce qui tient lieu de quai, il suffit d'emprunter un chemin de sable qui longe le côté de l'auberge. J'y suis donc assez rapidement et marche un moment le long de la grève. La mer est calme, bleue presque verte, l'eau est translucide. Le port laisse ensuite la place à une plage de sable fin qui se prolonge sur un quart de mile jusqu'à une zone plus rocheuse et découpée. L'endroit est vraiment magnifique, reposant, vivifiant. Je crois que je me plairai bien à Scarborough.

Je retourne sur mes pas. D'ici, j'aperçois le château, fièrement posé sur le promontoire. Construit au XIe siècle pour protéger le port et la ville des incursions

écossaises, il impose sa silhouette rassurante. Il faudra que j'aïlle y faire un tour, bien évidemment.

Sur la place, des commerçants installent des tréteaux et dans les ruelles avoisinantes, ce sont les artisans qui préparent leurs échoppes. J'aperçois alors la charrette de Monsieur Pending. J'allonge le pas.

— Hello, Monsieur Pending ! Jane !

Les interpellés se retournent, Jane affichant un large sourire.

— Ah, Monsieur Robertson, comment allez-vous ?

— Très bien. Je me suis installé à l'auberge que vous voyez là-bas.

— Et votre cousin ? me demande Jane.

— Nous ne nous sommes pas vraiment entendus sur le travail prévu.

— N'est-ce pas ennuyeux pour vos affaires ?
questionne la jeune fille.

— Non, ce n'est pas très grave. Mais je vais rester deux ou trois jours pour profiter de la fête.

— Très bonne idée.

Monsieur Pending, pendant ce temps, semble trier divers objets et en vérifie l'état.

— Il vérifie toujours mille fois son matériel, me

souffle Jane, c'est ainsi.

— Je comprends, il tient à ce que tout soit prêt pour le commencement des festivités. Vous serez donc installés sur cet emplacement ?

— Tout à fait. Nous allons tendre un auvent et nous libérerons de la place dans la charrette pour pouvoir y dormir. Nous sommes bien placés ici, cela devrait bien fonctionner.

À cet instant, deux officiers de la ville, à cheval, se présentent. Ils viennent sans doute vérifier si tout se passe bien.

— Père, puis-je aller faire quelques pas avec Monsieur Robertson pendant que tu discutes avec ces messieurs ?

— Heu... oui, ma chérie, va, va. Mais ne **sois** pas trop longue, nous n'avons pas terminé.

Jane glisse son bras sous le mien et m'entraîne vers la mer.

Elle semble joyeuse, ses yeux pétillent. Son entrain est communicatif et je me sens comme pousser des ailes.

Elle me guide vers l'auberge puis oblique vers la plage et nous marchons ainsi jusqu'aux premiers

rochers que j'avais aperçus tantôt.

— Asseyons-nous un instant, si vous voulez, me dit-elle.

Le sable est fin, confortable. Nous restons un instant, sans parler, observant le perpétuel mouvement des vagues, ce flux et reflux qui jamais ne s'arrête.

— Vous semblez très joyeuse. La perspective de la fête ?

— Oui, j'ai hâte que cela commence.

— Mais qu'y faites-vous exactement, demandé-je, intrigué.

— Je propose des remèdes à base de plantes. Nombreux sont les gens qui souffrent de toux, de douleurs articulaires ou encore de maux digestifs. Je connais assez bien les simples et j'arrive assez souvent à soulager tous ces pauvres gens.

— C'est un travail admirable. Mais les médecins officiels ne voient-ils pas cela d'un mauvais œil ?

— Si, bien sûr. Et les attaques ne manquent pas pour tenter de m'empêcher d'exercer. Ces ignorants ne sont bons qu'à manier la lancette. Ils réfutent les bienfaits que nous offre la nature et se réfugient derrière des principes d'un autre âge.

Pendant ce court instant, la voix de Jane s'était faite plus tranchante.

— Et puis... j'ai d'autres dons qui ne plaisent pas toujours.

— Comment cela ?

Jane se met à rire. Un rire sonore qui tinte comme des clochettes de cristal et qui est aussitôt emporté par le vent.

Elle balaie le rivage du regard.

— Tenez, regardez ces deux pierres là-bas.

— Lesquelles ? Il y en a tant.

— En effet. Cette petite, bien ronde, un peu violacée, et cette autre sur sa droite, de couleur rose avec des veines grisâtres.

Je repère les deux cailloux, très sphériques, polis par la mer. Un travail qui a dû prendre des milliers d'années. Ces deux pierres ne sont distantes l'une de l'autre que d'une dizaine de pouces et nous-mêmes n'en sommes qu'à cinq ou six toises au plus.

— Je les vois, enfin, je crois.

— Très bien alors observez-les bien, ne les quittez pas des yeux.

Je me demande où Jane veut en venir. Ce doit être

une sorte de jeu, je m'y prête allègrement.

Je fixe mon regard sur **les** deux cailloux et je les vois doucement, par à-coups, se mettre à bouger, à rouler, à se déplacer l'un vers l'autre jusqu'à se toucher et enfin s'immobiliser.

— Qu'est-ce ? demandé-je en me tournant vers Jane.

Son visage est tendu, comme en proie à une tension intérieure. Ses mains sont levées, les paumes vers le rivage. Enfin, elle semble se détendre et me sourit.

— C'est vous, ça ?

— Ça se pourrait bien.

— Non, non, c'est le vent. Vous me faites marcher.

— William, il n'y a pas un souffle de vent.

Je dois me rendre à l'évidence. Il n'y a aucun souffle d'air. D'ailleurs, une simple brise serait sans effet sur des cailloux sphériques posés à même le sol.

Je reste stupéfait. Mon esprit rationnel a du mal à admettre ce genre de phénomène, ou de don. Je pense qu'il doit y avoir une astuce, je ne dois pas oublier que son père est prestidigitateur.

— Non, non, il y a un truc. C'est votre père qui vous **l'**a appris.

— Non, William, je vous le jure. Depuis très jeune, je me suis découvert ce don curieux. Et ceci n'est qu'un aperçu.

— Comment cela ?

— Je peux faire des choses beaucoup plus spectaculaires ou qui sembleraient totalement impensables.

— Mais alors, dis-je en riant, vous auriez pu sortir la charrette du talus...

Jane se met à rire avec moi. Elle me regarde intensément. Sa robe couleur soleil lui va à ravir, ses yeux clairs sont presque translucides dans la lumière que réverbère la surface de l'eau. Nos visages se rapprochent, nos lèvres viennent à se toucher et se collent pour un long baiser. Le temps est comme suspendu.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, balbutié-je. Je...

En guise de réponse, Jane m'embrasse à nouveau.

— Moi non plus, répond-elle.

Cela devait arriver. Je m'en doutais dès l'instant où je l'ai rencontrée sur la route menant à Scarborough. Quelque chose devait arriver...

— Vous me semblez tout chose, me dit-elle.

— Oui... je... **c'est** est si soudain.

— J'ai le même sentiment. Lorsque je vous ai vu, sur la route, nous dépanner, j'ai immédiatement su que...

Étonnant tout ceci. C'est bien souvent ainsi que les choses arrivent, au moment où l'on s'y attend le moins. Certains appellent cela le hasard, d'autres la destinée, d'autres encore les circonstances. Pour ce qui me concerne, **il n'y a pas de nom pour ça**. Trop d'éléments entrent en jeu pour déterminer une implication quelconque d'évènements externes. Mon arrêt chez mes pseudos-paysans qui m'ont fait reprendre la route plus tard dans les circonstances que l'on connaît, la pluie qui fait déraiper la charrette dans le talus, etc. Peu importe, je suis bien heureux de la situation et je sens mon cœur qui bat à tout rompre pour cette jolie demoiselle.

— Votre père va s'impatienter.

— Vous avez raison. Nous devrions y aller. Voulez-vous souper avec nous ce soir ?

— Votre père ne va pas... ?

— N'ayez crainte. Il est adorable et il cède toujours à mes caprices.

— Vos caprices ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire William, bien sûr que non.

— Je vous taquine.

Nous reprenons le chemin de la grande place et je quitte Jane pour me rendre à l'auberge. Je vais informer l'aubergiste que je ne prends pas le repas dans son établissement et je vais faire un brin de toilette et passer des vêtements propres.

— Ah, monsieur Robertson ! Deux hommes ont demandé après vous, m'informe l'aubergiste.

— Deux hommes ?

— Oui, deux gaillards à l'air peu engageant. Ils n'avaient pas l'air très aimables. Ils voulaient même savoir où se trouvait votre chambre. Je les ai éconduits, bien sûr. Ai-je bien fait ?

— Je crois bien. Je vous remercie.

L'aubergiste semble inquiet tandis que je monte l'escalier menant à l'étage. Il ne veut certainement pas d'histoires dans son auberge. Cette visite impromptue ne me rassure pas non plus. Ces deux énergumènes sont sans doute les deux hommes que j'ai aperçus en me rendant chez Perdy. Mon cousin n'a sans doute pas

digéré mon refus et il cherche peut-être à m'intimider pour que j'accepte d'imprimer ses libelles. Mais je ne suis pas homme à me laisser faire. Désormais, je ne sortirai pas sans ma dague à la ceinture et un long coutelas glissé dans ma botte.

Je me repose un moment, allongé sur le lit assez confortable. La chambre est simple, meublée d'une table de hêtre avec une chaise de même essence. Un coffre massif permet de déposer les vêtements. Un guéridon à trois pieds supporte une bassine d'étain et un broc. Il y a là l'essentiel pour passer quelques jours. Que dis-je ? Quelques jours ? Mais Jane dans tout cela ? Je ne puis la laisser, je crois comprendre que ce n'est pas envisageable. L'emmener à York ? Et son père, est-il prêt à perdre sa fille qui l'accompagne dans ses tournées ? Et Jane est-elle prête à abandonner cette vie qu'elle semble aimer ? C'est peut-être à moi de faire cet effort ? Je suis un peu perdu. Et puis, cette amourette naissante va-t-elle durer ?

Je me suis assoupi un moment et ce sont des pas dans le couloir qui m'ont tiré de mon demi-sommeil. Des nouveaux arrivants, sans doute.

Le soleil descend sur l'horizon, délitant ses

premiers rayons orangés. La plage, que j'aperçois de la fenêtre, ainsi que les rochers, s'embrasent soudainement. C'est un spectacle ravissant que je n'ai pas l'habitude de contempler. Je songe alors à cette démonstration, tout à l'heure, sur la grève. Ai-je rêvé ? Jane s'est-elle jouée de moi par un formidable tour de passe-passe dont elle a certainement le secret ? En réalité, je ne le pense pas, j'ai la certitude qu'elle possède un don très particulier que je n'explique pas, et pourtant...

Je me lève, il est temps de regagner la place pour honorer l'invitation à souper.

J'ai mis une nouvelle chemise de batiste écru, un haut-de-chausse étroit gris-bleu et enfilé une cape légère. J'ai bien entendu, passé ma ceinture de cuir jaune avec ma dague. Le coutelas est dissimulé dans ma botte droite. J'ai resserré mes cheveux par un lacet de cuir car ils sont un peu longs et me tombent sur les épaules.

L'aubergiste me salue lorsque je traverse la grande salle, un petit sourire aux lèvres.

— Bonne soirée, Monseigneur. Lorsque vous reviendrez, passez sur le côté, par la petite porte.

Brutus veille, mais je l'ai solidement attaché. C'est préférable, la nuit il vous sauterait à la gorge sans crier gare.

— Merci de me prévenir. À plus tard.

Je gagne la place. Depuis l'après-midi, une demi-douzaine d'autres charrettes sont venues s'installer. Les carrioles sont distantes de quelques toises, ce qui permet une certaine tranquillité à chacun. Des gens s'affairent, installent des tréteaux, mettent en place des bannières, sortent des coffres et des cassettes, inventorient le matériel. Au-delà, la bourgade est calme, les fenêtres commencent à s'éclairer des lueurs jaunâtres des chandelles d'intérieur.

J'aperçois Jane qui, sous l'auvent qui a été déployé, met le couvert sur ce qui tient lieu de table. Penché au-dessus d'un cercle de pierres, son père attise un feu. Ce foyer apportera lumière et chaleur et va permettre de cuire les poissons que j'aperçois sur un tranchoir, à quelques pouces des flammes.

— Ah, William, vous voici, me lance monsieur Pending. Jane m'a expliqué que vous veniez souper.

— Je ne voudrais pas...

— N'ayez aucune inquiétude jeune homme. Jane a

toujours le don de me réserver des surprises, mais celle-ci m'est tout à fait agréable et c'est donc avec joie que je vous compterai à notre table.

— Merci, monsieur Pending. Peut-être Puis-je aider ?

— Oui, William, si vous le voulez bien, intervient Jane. Aidez-moi à soulever cette planche, je la trouve un peu bancal.

J'ai une irrésistible envie de la prendre dans mes bras, elle aussi, je crois.

La planche en question est le plateau destiné à servir de table. Je soulève le panneau, assez lourd, il est vrai, tandis que Jane replace l'un des tréteaux. Nos mains se frôlent, nos doigts s'enroulent l'espace d'un instant. Un cruel désir monte en nous...

Monsieur Pending a, pendant ce temps, installé une grille sur le feu et y a déposé les poissons. Un fumet s'élève aussitôt. Il en est de même chez les voisins que l'on aperçoit à droite à gauche.

— Buvez un verre en attendant, si vous le voulez.

Trois verres ciselés apparaissent comme par enchantement. Monsieur Pending a des gestes rapides, il fait apparaître les objets avec une promptitude peu

commune. Sans doute son métier de prestidigitateur. Il apporte la bouteille d'ancien whisky que j'avais déjà entrevue sur la route et il me sert une ample rasade du liquide ambré. Jane se contente d'un peu de cidre léger qu'elle verse d'un broc de terre cuite vernissée.

— Alors, jeune homme, racontez-moi un peu.

— Vous raconter ?

— Oui, votre vie, votre métier. J'imagine que si ma fille vous invite si prestement à souper c'est qu'elle n'est pas insensible à votre personne. Aussi pouvez-vous peut-être m'en dire un peu plus.

— Je comprends, monsieur Pending, je comprends. Cela est tout à fait légitime.

Et, dans la lumière dansante des flammes, je commence à raconter ma vie. Je parle de l'imprimerie que m'a léguée mon père, de ma mère décédée alors que j'étais encore enfant, des premiers moments difficiles pour gérer mon entreprise et enfin des jours plus heureux.

— Si je comprends bien, votre affaire semble bien marcher maintenant.

— Père, cesse donc avec toutes ces questions. Tu ennuies William.

— Je vous ennuie, monsieur Robertson ?

— Bien sûr que non.

— Allons père, tu vois bien que notre invité est trop poli pour te contredire.

Monsieur Pending fait la moue, avale une rasade de whisky et se tourne vers le foyer.

— Ah, ces poissons sont à point. Ne les faisons pas attendre.

Les poissons sont fameux. Grillés au dehors, cuits à souhait à l'intérieur.

— C'est un pêcheur qui revenait du large qui est passé cet après-midi. Cela tombait bien.

— En effet, vous auriez eu tort de ne pas les acheter. Et puis, vous êtes assuré d'avoir un produit frais.

Après une série de banalités, monsieur Pending me parle de son métier, qu'il a appris très jeune avec un oncle qui circulait de ville en ville. Très vite, il réalise qu'il a une facilité pour ce métier et **H** en fait son activité. Sa fille Jane, née d'une rencontre avec une jeune femme du Northumberland, grandira à ses côtés. La mère est décédée lors d'une violente tempête qui ravagea la région.

— Voilà, monsieur Robertson, vous savez à peu près tout. Et vous-même, n'êtes-vous pas marié ?

— C'est-à-dire, qu'avec l'imprimerie, je n'ai pas encore trouvé le temps de...

— Bah, vous finirez certainement par rencontrer l'âme sœur. Cela arrive sans crier gare.

— Certainement.

Jane, à ce moment, me lance un regard qui pétille.

Monsieur Pending **me** présente un plat de fromages, dont un rouleau de chèvre frais et une sorte de pâte cuite à la croûte orangée.

— Celui-ci n'est pas mal, me dit-il. Les Flamands en raffolent et certains de nos fermiers se sont mis à en fabriquer.

Monsieur Pending me donne l'impression d'aimer la bonne chère et le whisky, cela va sans dire. En témoigne son léger embonpoint, signe de bon appétit. Jane, de ce point vue, ne lui ressemble pas. Elle mange du bout des doigts, paraît se contenter de peu et sa taille de guêpe atteste qu'elle n'abuse pas de la nourriture. Quoi qu'il en soit, père et fille ne semblent pas dans le besoin, leur affaire doit plutôt bien marcher.

Le regard de monsieur Pending s'allume soudainement.

— Regarder ceci, jeune homme, une marmelade d'abricots à la cannelle, une merveille, me dit-il en me présentant un petit récipient de terre bleuté.

— Vous m'étonnez, monsieur Pending, où dénichiez-vous donc tout ceci.

— Vous savez, sur les marchés, nous rencontrons beaucoup de monde. D'autres marchands ambulants qui eux-mêmes croisent d'autres marchands. Et ainsi, cette marmelade du Portugal parvient jusqu'à nous. Vous verrez, c'est excellent pour la digestion et les poumons.

Le repas se termine. À mon grand regret, je vais devoir prendre congé. Jane, qui n'a que très peu parlé pendant la soirée, me regarde intensément.

— Père, puis-je faire quelques pas avec notre invité. L'air frais nous fera du bien.

— Veux-tu dire que le repas était lourd ?

— Bien sûr que non, père.

— Va, ma fille, va. Mais ne tarde pas, la nuit est presque là.

Nous sommes pressés de nous retrouver seuls. Tout

ceci est si soudain. Nous comprenons que nous ne pouvons rester séparés très longtemps. Comment allons-nous envisager l'avenir ? Autant de questions qui restent, pour le moment, sans réponses.

Nous retournons vers la plage de sable fin. La nuit est proche, la pénombre s'étend sur la ville, on n'y voit guère qu'à quelques toises. Nous nous tenons par la main et avançons d'un bon pas, lorsque deux ombres, surgies de nulle part, se dressent devant nous.

— Halte là, mes jouvenceaux, lance une voix.

Malgré l'ombre, je reconnais mes deux individus aperçus tantôt chez Perdy. Ceux qui sont probablement passés à l'auberge pour tenter de me rencontrer.

Jane me regarde, interloquée. Elle m'interroge du regard.

— Ces messieurs sont des amis de mon cher cousin Perdy. Ne vous inquiétez pas, lui dis-je.

— Excusez-nous, mademoiselle, dit alors le second homme. Nous ne souhaitons pas vous effrayer. Nous voulons simplement parler à votre ami.

— À cette heure ? Ainsi, dans le noir ? rétorque Jane.

Elle ne semble pas impressionnée.

L'homme ne paraît pas tenir compte de sa remarque et s'adresse à moi :

— Monsieur Robertson, nous souhaiterions vivement que vous nous suiviez.

— Et pourquoi devrais-je faire cela ?

— Notre maître, monsieur Warren, aimerait vous revoir. À propos du travail qu'il souhaite vous voir accomplir.

— J'ai déjà discuté de ceci avec lui. Il n'y a pas à revenir là-dessus. Ce sera ma réponse, transmettez-la lui.

— Nous ne nous sommes pas bien compris, monsieur Robertson, vous *devez* nous suivre.

Jane me dévisage un court instant. Son regard se fait dur, les muscles de ses mâchoires se contractent.

L'homme qui a parlé écarte le pan droit de son ample manteau pour faire apparaître un long fleuret au pommeau torsadé. Il pose la main **dessus**. Le message est clair.

Je n'aime pas les menaces mais ne suis pas un inconscient ou une tête brûlée qui pourrait se jeter dans un combat incertain. Ces deux hommes ont l'air puissants, ils doivent être habitués à manier l'épée, je

n'ai sans doute pas beaucoup de chance de m'en tirer. Cependant, je pose également la main sur ma dague, histoire de montrer que je ne suis pas sans arme.

— C'est ce que vous souhaitez ? reprend le malandrin. Je crains fort que vous ne soyez pas de taille.

L'homme commence à tirer l'épée de son fourreau. Jane, dans le même temps, est concentrée, tendue, comme elle l'était tantôt sur la plage lorsqu'elle me fit cette démonstration étonnante avec les pierres.

L'homme grimace, il semble dépenser une énergie folle à vouloir tirer son épée de son fourreau. Mais visiblement, il n'y parvient pas.

— Que diable ! Comment...

Je profite de l'occasion. Je tire ma dague et m'approchant d'un grand pas, j'en place la pointe sur la gorge du scélérat.

— Plus un geste, l'ami. Et vous non plus, dis-je en m'adressant également au second malfaiteur. Un faux mouvement et je crains que cette lame, fort bien aiguisée, ne vous ouvre la gorge **comme celle d'un vulgaire pourceau.**

L'homme roule des yeux de crainte et de colère

mêlées. Son compagnon se tient en retrait, n'osant faire un geste. Jane a retrouvé un air plus détendu.

— Allez voir mon cher cousin Perdy Warren et dites-lui bien ceci : je ne veux plus entendre parler de cette affaire. S'il lui venait l'envie de réitérer sa demande, j'alerterais les officiers de la ville. Et si je revois vos vilaines bobines, je pourrais bien, cette fois, perdre mon sang-froid.

L'homme fait un mouvement de tête en signe d'assentiment.

Je relâche la pression de ma lame et les deux hommes se fondent dans la nuit sans mot dire.

— Quelle affaire, commenté-je alors. En réalité, je n'en menais pas large. Jamais je n'aurais été capable de tuer cet homme. Et toi, qu'as-tu fait ?

— Je te l'ai dit, je suis capable de choses étonnantes. Mes curieux pouvoirs agissent très bien sur le métal. Il ne fut pas trop difficile d'agir sur la lame de son fleuret. Jamais je n'avais encore réussi à ce point. Mais pourquoi ces deux hommes voulaient-ils te conduire auprès de ton cousin.

En quelques mots, je lui conte ma rencontre du matin et mon refus d'imprimer les **libelles** de Perdy.

— Je pense que Perdy ne veut pas rester sur un échec. Il tente de m'intimider.

— C'est le moins qu'on puisse dire, en effet.

Jane se rapproche et nos lèvres se soudent en un long baiser. L'air est doux, la lune, bien que blafarde, éclaire le rivage et diffuse une lumière argentée sur les vagues qui viennent mourir sur le sable. Nous sommes au paradis.

6

Nous restons un long moment assis, Jane ayant posé sa tête sur mon épaule. Le temps ne semble plus compter, pourtant, elle va devoir rejoindre son père avant qu'il ne s'inquiète.

— Tu crois que ces deux hommes vont abandonner la partie ? me demande-t-elle.

— Je ne sais pas. Je ne connais pas suffisamment Perdy pour avoir un avis sur la question. Mais, pour le peu que j'en ai vu, il me semble dangereux. Je vais rester sur mes gardes les prochains jours. Puis, je pense que cette histoire se résoudra d'elle-même.

Malgré la pénombre naissante, le visage de Jane me laisse à penser qu'elle est sceptique.

— Tu as raison, sois prudent.

— Je pourrai t'engager comme garde, tu es efficace dans ton genre. Tu m'as vraiment impressionné, tout à l'heure.

— C'est le métal. Il réagit très bien. Généralement, j'arrive beaucoup mieux à contrôler les objets lorsqu'ils sont métalliques. J'ai plus de difficulté avec les autres matières, le bois, le tissu, les éléments naturels. Cela demande trop d'énergie. J'ai déjà essayé mais à chaque fois, je m'épuise et fais un malaise. C'est beaucoup trop risqué.

— En effet, il vaut mieux que tu restes prudente. Mais ce pouvoir, comment l'expliques-tu ?

— Justement, je ne l'explique pas. Mon père pense qu'il s'agit d'une sorte de magnétisme, de force invisible que l'on peut arriver à utiliser, ou non... Cela dépend peut-être des personnes.

J'ai déjà entendu parler du magnétisme. Je connais les aimants et l'attraction qu'ils exercent sur le fer, je connais la boussole et les travaux de certains savants, comme William Gilbert. Mais cette fois, il s'agit de phénomènes beaucoup plus extraordinaires.

— J'aide souvent mon père dans ses tours. Il déplace des objets à distance dans certains de ses numéros. Le public est ébahi à chaque fois. En réalité, c'est moi qui agis.

— C'est plutôt bien pensé. J'ai hâte de regarder ce

spectacle.

— Après-demain après-midi, dès que le bourgmestre aura déclaré la fête ouverte.

Il est l'heure de se séparer. Nous n'avons pas évoqué l'avenir. Nous avons peut-être peur d'en parler. En effet, Jane sur les routes, voyageant de ville en ville, moi à York dans ma modeste imprimerie... Les choses ne sont pas idéales.

Monsieur Pending est assis devant la charrette. Il fume du tabac dans une pipe de porcelaine et, pensif, regarde s'envoler les nuages bleutés.

— Ah, Jane, te voilà. Et vous jeune homme, souhaitez-vous de ce tabac du Portugal ? Il est fameux. Il me soulage bien car je souffre régulièrement d'un rhume qui me donne des migraines. Vous devriez essayer.

— C'est aimable à vous, monsieur Pending, mais je n'ai pas le rhume. D'ailleurs, je vais rejoindre l'auberge, la journée a été longue. Une nuit de repos me fera du bien.

Jane m'adresse un petit signe et je regagne La Diligence, passant par le côté comme me l'a indiqué le tenancier. Dans la pénombre, je distingue la forme

massive de Brutus. Il grogne, se dresse sur ses pattes. La chaîne métallique se tend et le molosse montre ses crocs qui brillent dans le noir.

— Allons, Brutus. Du calme. Je ne te veux pas de mal.

À l'écoute de son nom, le chien se radoucit. Il remarque sans doute que je ne suis pas un danger pour lui. Les animaux ont une faculté surprenante pour discerner les intentions des êtres humains. Brutus s'en retourne s'allonger le long d'un muret de pierre et ferme un œil. Au moins, l'auberge est bien gardée. Je ne suis pas certain que mes deux malandrins auraient droit au même accueil.

Je suis fatigué. Cette journée, ainsi que la nuit précédente, ont été riches en événements. Les paysans-tueurs, la charrette embourbée, les menaces de Perdy, l'agression par ses deux sbires et bien sûr Jane, dont l'image ne cesse de danser devant mes yeux.

Je suis relativement rassuré. Brutus veille et j'ai la main posée sur le pommeau de ma dague. La porte est fermée par un loquet de bonne facture. Je m'endors rapidement.

C'est le bruit des vagues qui me réveille. Le vent

souffle un peu plus fort. Et c'est un **son** nouveau, auquel je ne suis pas habitué. Le soleil est levé, il est déjà bien au-dessus de la ligne d'horizon. Je m'apprête rapidement, après une toilette sommaire grâce à l'eau contenue dans le broc. J'ai faim, je vais rapidement descendre pour prendre un bon déjeuner.

Des œufs poêlés, du pain frais, de la marmelade de pomme et un bol de lait de chèvre. Tel est ce déjeuner que je prends le temps de déguster. Pourtant, l'envie de retrouver Jane m'occupe totalement.

— Bien dormi, monsieur ? me demande l'aubergiste.

— Très bien. L'endroit est calme. Cela me change de la ville.

— Et Brutus, hier au soir ?

— Pas de problème. Je crois même que l'on pourrait devenir amis.

À la fin du repas, j'emporte un morceau de pain garni de marmelade. En faisant un crochet par le côté de l'auberge, je retrouve Brutus. Il n'est pas attaché, cette fois, mais **est enfermé** dans une sorte d'enclos donnant sur le sentier. Il grogne à nouveau mais ne montre pas les dents.

— Tiens Brutus, regarde un peu ce que je t'ai apporté.

Le molosse ne fait qu'une bouchée du morceau de pain et me lèche les doigts. Est-ce pour me remercier ou parce qu'il y a là un peu de marmelade dont il ne veut pas perdre le moindre soupçon ?

Je réussis à lui tapoter le dessus du crâne qu'il a dur comme de la pierre. Le molosse me regarde un instant de ses gros yeux bruns puis retourne s'allonger sur la terre battue.

Il y a déjà de l'agitation sur la place. Une bonne trentaine de charrettes sont maintenant en place et je distingue d'autres attelages qui progressent vers le lieu de la fête. Le décor a très rapidement changé. Bannières flottant au vent, étals garnis de marchandises, barrières de bois pour délimiter les accès, fanions, écussons, tissus de couleurs, le ton de la fête semble déjà donné. Je rejoins le véhicule de Jane et de son père. À quelque distance de la carriole ont été installés des chaises et des bancs. Sous l'auvent, un pupitre recouvert d'un tissu violet derrière lequel se tient Monsieur Pending. Jane s'est installée sur le côté, derrière une table ornée d'un napperon. Des boîtes et

des fioles sont posées devant elle, elle prépare des étiquettes pour identifier les récipients.

— Tout va bien par ici ?

— William !

Je crois que Jane fait un immense effort pour ne pas me sauter au cou.

— Monsieur Robertson ! lance monsieur Pending. Belle journée, n'est-ce pas ?

L'air est limpide, le ciel lumineux. Pourvu que ce temps **tienne** pour le démarrage des festivités.

— Les préparatifs ont bien avancé, dirait-on.

— Oui, tout y est. Aujourd'hui est une sorte de répétition. On installe tout comme pour le grand jour. Je vais même exécuter quelques numéros pour me remettre dans le bain. Et Jane va aussi procéder à quelques consultations fictives. Voulez-vous jouer le rôle de patient pour elle ?

— Rien ne me ferait plus plaisir.

À Jane aussi, sans aucun doute.

— Mais auparavant, je vais vous présenter l'un de mes tours, approchez et installez-vous sur l'une de ces chaises.

Je suis curieux de voir cela.

Monsieur Pending a revêtu un long manteau noir et posé un petit chapeau carré sur sa tête. Ses cheveux grisonnants dépassent de chaque côté et lui donnent l'air d'un hibou.

Il place, à quelques pas de son pupitre, une boîte de carton de couleur violette. Cette boîte est posée sur un tabouret à trois pattes. Il saisit ensuite une boule métallique de la taille d'une tête d'enfant et la place sur un socle circulaire posé sur ce pupitre. La boule n'est pas réellement sphérique mais possède des dizaines de facettes qui renvoient la lumière du soleil. Du plus bel effet !

Monsieur Pending prend un air très solennel, passe ses mains au-dessus de la sphère en prononçant, à voix basse, des mots que je ne comprends pas. Ce que je comprends, c'est que tout ceci fait partie de la mise en scène destinée à subjuguier le public. Puis, il lève les deux mains, effectuant des sortes de vagues avec celles-ci. Des mouvements lents, réguliers, presque majestueux. Monsieur Pending est très fort... Et soudain, la boule s'élève, lentement, quitte son socle, oscille et se déplace dans l'air. Oui, dans l'air, sans aucun support. Cela relève de l'incroyable, et

pourtant... Je remarque alors que Jane s'est approchée. Elle n'est pas très loin de son père et je lui reconnais ce visage tendu qu'elle affiche lorsqu'elle utilise ses pouvoirs si particuliers. Monsieur Pending poursuit ses mouvements de main et la boule, prenant de la vitesse va alors se placer dans la boîte posée sur le trépied.

J'applaudis vivement ce numéro époustouflant. Je comprends maintenant pourquoi le public aime les tours de Monsieur Pending. Jane se recule, elle semble fatiguée. Ce numéro a dû lui demander beaucoup d'énergie.

— Bravo, Monsieur Pending. Un numéro incroyable !

— N'est-ce pas ? De vous à moi, vous comprenez pourquoi je ne peux pas me séparer de ma fille.

Est-ce un message à mon adresse ? Monsieur Pending me prévient-il qu'il ne laissera pas partir sa fille avec le premier imprimeur venu ? C'est fort possible car je crois l'homme rusé et intelligent.

— Je comprends, bien évidemment.

Je me tourne vers Jane qui a repris sa place à la petite table. Je m'installe en face d'elle pour ma consultation fictive.

— Bonjour monsieur.

— Bonjour mademoiselle.

— Que puis-je pour vous ? De quoi souffrez-vous ? Dites-moi votre mal afin que je tente de vous soulager ou de vous guérir.

— Mademoiselle, je ne sais si vous pourrez faire quelque chose **contre** le mal dont je souffre.

— Comment cela ? Mettez-vous en doute mes compétences ?

Je baisse sensiblement la voix.

— Non pas, mademoiselle, mais ce mal...

— Oui, ce mal ?

— C'est le mal d'amour, mademoiselle...

Jane me regarde. Je vois, dans ses yeux, des larmes qui perlent. Des larmes de bonheur mais aussi de tristesse, probablement.

— Je crois, monsieur, que je souffre de ce même mal. Et vous avez raison, il n'y a pas de remède.

Monsieur Pending ne semble pas trop s'occuper de nous. Il s'exerce à d'autres tours et quelques enfants qui circulent entre les stands le regardent, émerveillés. Parmi eux, je reconnais mon guide Jack. Je lui fais signe d'approcher.

— Hé, Jack ! Approche donc.

L'enfant me reconnaît et accourt.

— Monseigneur.

— Comment vas-tu Jack ?

— Bien, Monseigneur. Vous êtes malade ?

Me voyant avec Jane, il pense que je souffre d'une maladie. Ce qui n'est pas totalement faux.

— Non, non. Mais toi, dis-moi, ces taches, ici, sur les bras et dans le cou.

J'avais remarqué cela lorsqu'il m'avait guidé jusqu'à la maison de Perdy.

— Ce n'est rien. Ça gratte, juste.

Jane comprend qu'elle peut intervenir et rendre sa consultation bien réelle.

— Veux-tu que je regarde, Jack ? demande-t-elle d'une voix douce.

— Si vous voulez, m'dame. Mais vraiment...

Jane observe les marques rosées sur les bras de l'enfant ainsi que dans le cou.

— Ce n'est pas ce que l'on pourrait craindre, me chuchote-t-elle. **C'est simplement** dû au manque d'hygiène, je pense. Ce garçon devrait se laver un peu plus souvent.

Le garçon se met à rire.

— Me laver ?

— Bien sûr, garçon. Cela fera sûrement disparaître ces plaques qui te démangent et tu sentiras moins mauvais.

Jack se renfrogne. Ces remarques ne lui plaisent pas mais il donne l'impression de les trouver justes.

— Tiens, Jack. Prends ceci.

Jane lui tend un petit tissu de forme carrée, fin, de couleur blanche et une fiole de petite taille.

— Tu verses quelques gouttes sur le tissu et frottes doucement. Fais ceci au moins trois à quatre fois par jour. Reviens me voir dans quatre jours, je te montrerai autre chose.

Jack semble réticent. Peut-être pense-t-il que ses amis vont se moquer de lui ? Mais le sourire de Jane finit par l'emporter.

— Veux-tu que je te montre ?

Jack hoche la tête timidement.

Jane débouche la fiole brune et verse quelques gouttes d'un liquide très odorant sur le tissu. Cela sent la menthe sauvage, peut-être, ou l'ortie. Et encore une essence que je n'arrive pas à identifier. Elle frotte

délicatement les bras et avant-bras du garçon, ainsi que le cou.

— Et voilà. Ce n'est pas si compliqué. Tu vas voir, en quelques jours **ces plaques auront** disparu. Et tu vas sentir bon. File maintenant.

— Mais m'dame, je n'ai pas d'argent pour...

— File, te dis-je.

Le garçon s'éloigne sans demander son reste. Finalement, il a l'air assez fier de sentir aussi bon. Je suppose que ses copains vont être jaloux.

Je regarde Jane, elle a l'air satisfaite.

— Voilà une bonne chose de faite. Mais ce n'est vraiment qu'un minimum, me dit-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'il devrait plutôt prendre un bon bain.

— Un bain ? Mais ne dit-on que cela n'est pas très bon.

— Des idées complètement dépassées.

Jane a l'air si sûre d'elle. J'attends ses explications.

— Les médecins pensent que se tremper dans de l'eau chaude ouvre les pores de la peau favorisant l'infiltration de miasmes dans le corps, développant ensuite un état de grande fatigue et des maladies. Ce

sont des choses absurdes, selon moi. Je pencherais plutôt pour le contraire. Ne pas se laver développe sur le corps les conditions de futures maladies, de peau ou autres. Je me bats contre ces idées d'un autre âge, mais je sens que le combat sera long et difficile. Nos ancêtres de l'Antiquité étaient bien plus en accord avec ces principes. Regarde les Grecs, les Romains. J'ai l'impression que nous avons fait un bond en arrière dans ce domaine.

— Mais alors, que proposes-tu ?

— La parole, la bonne parole. Ce que je fais ici et ailleurs. Cela porte doucement ses fruits.

— C'est un travail de longue haleine, en effet.

Jane tire à elle une caisse de bois placée sous la table. On y voit des blocs bruns-vert qui dégagent une odeur très agréable.

— Regarde, William. Du savon. Préparé avec de l'huile d'olive, de la cendre de hêtre et de la feuille de laurier. Ceux-ci viennent du sud de la France, de Marseille. C'est ce savon que l'on devrait utiliser, chaque jour, avec de l'eau, pour se laver entièrement.

Je prends l'un des blocs et le sens. L'odeur est citronnée, fraîche.

— C'est...

— C'est cela.

Je me penche pour humer le cou de la demoiselle. J'y retrouve cette douce senteur et cette fraîcheur.

— En effet. Très agréable.

— Et surtout très hygiénique. Plus de maladie de peau et adieu les miasmes qui pourraient agresser le corps. Je pense qu'avec une telle méthode on pourrait voir disparaître certaines maladies. Garde ce pain de savon et utilise-le dès ce soir. Tu m'en diras des nouvelles.

J'ai bien l'intention d'essayer **cela**. Mais mon esprit revient soudainement à notre consultation fictive.

— Mademoiselle, nous n'avons pas réglé le problème de cette maladie qui semble nous habiter tous deux. Le savon peut-il y remédier ?

— Je ne crois pas, monsieur. Si vous le voulez, discutons-en tantôt.

— Entendu. Faisons ainsi.

Puis, **cessant** cet échange pour le moins curieux.

— Pouvons-nous aller du côté du château, cet après-midi ?

— Oui, je vais voir cela avec mon père. Retrouve-

moi ici après le dîner.

7

Je ne peux résister à tester ce savon. De retour à l'auberge, je file très rapidement dans ma chambre. Je vois que l'aubergiste a renouvelé l'eau du broc. Pour un essai ce devrait être suffisant. Je trempe le tissu qui accompagne la cuvette en émail et je le frotte contre le pain de savon. Cela mousse un peu, l'odeur prend de l'ampleur. Je me frotte le visage, le cou, le torse, les bras et les aisselles. Enthousiasmé par ce mode de toilette, je décide, finalement de me laver entièrement. Après le voyage depuis York, j'en ai vraiment besoin. Je change l'eau de la cuvette – j'ai versé le contenu dans un trou percé au bas du mur et probablement destiné à cela. Je rince le tissu et me frotte à nouveau pour enlever le savon. Une seconde étoffe, sèche celle-ci, permet de m'essuyer. C'est assez extraordinaire. J'ai immédiatement comme une sensation de bien-être, de fraîcheur, de délassement. Et ce parfum qui tonifie.

Lorsque je descends dans la salle pour le repas, l'aubergiste a les narines qui frémissent. Il a dû sentir **le parfum** qui m'accompagne et me suit.

— Oh, Monseigneur, un nouveau parfum ?

— En quelque sorte.

— Une dame à courtiser ?

— Peut-être bien monsieur l'aubergiste.

Celui-ci, poliment n'insiste pas. Il regagne la cuisine en me lançant :

— Je vous apporte le repas. Vous allez vous régaler.

Quelques personnes occupent les lieux. Certaines sont là pour manger, d'autres simplement pour boire une bière. Prêtant l'oreille, je constate que les discussions portent autour de la fête.

Le repas est excellent. De la dinde farcie, des pois, du fromage de chèvre et un gâteau aux pommes. On mange ici comme à la cour du roi Charles.

Je ne traîne pas et quitte rapidement l'endroit. L'aubergiste a un sourire amusé, il se doute que j'ai un rendez-vous.

Je retrouve Jane devant la charrette qui tient maintenant lieu de stand. Son père se repose dans une sorte de fauteuil et aspire la fumée de sa pipe de

porcelaine en contemplant sa fille.

— Va, va ma fille, lui dit-il avant qu'elle ne demande la permission de partir. Profite encore de cette journée, tu sais qu'à partir de demain nous serons occupés à plein temps et ce, pour un bon moment.

— Je sais, père. À tout à l'heure.

J'adresse un sourire à Monsieur Pending et nous quittons les lieux, pour prendre la direction du château. Pour y parvenir, il faut le contourner par l'ouest. Emprunter l'une des nombreuses rues qui donnent sur la place et en tournant sur la droite, monter sur le promontoire. L'accès se fait par un chemin pavé très régulièrement, ce qui se comprend lorsqu'on sait que des chevaux l'empruntent certainement plusieurs fois par jour. La pente est assez rude et le repas sur l'estomac me fait souffler. Jane a pris mon bras et s'est approchée de moi.

— Oh, me dit-elle. Tu as utilisé le savon.

— Oui. Une pure merveille. Cela m'a fait un bien énorme. Cette idée de savon me semble très pertinente. J'espère que les gens finiront par l'accepter.

Nous atteignons la muraille. Elle est impressionnante. Haute de plus de quinze pieds,

flanquée de tours, elle protège l'édifice principal et le château semble imprenable. Devant l'entrée, volontairement coudée, munie d'une herse et d'une porte épaisse pour le moment ouverte, deux soldats montent la garde. Ils portent une épée et tiennent une longue pique avec laquelle ils barrent l'accès à la porte. C'est à peine s'ils nous regardent lorsque nous passons.

— Il faudra se contenter de l'extérieur, me souffle Jane. On ne peut pas entrer ici sans une bonne raison, je suppose.

— Bah, la vue **en elle-même** est déjà intéressante.

Par-dessus la muraille, nous apercevons néanmoins le sommet de la tour principale et la pointe d'une chapelle.

— Suivons la muraille jusqu'à l'extrémité du rocher, proposé-je.

En réalité, nous recherchons un endroit au calme, isolé, où nous pourrions être seuls, à l'abri des regards indiscrets. Sur notre droite, en contrebas, nous apercevons la place avec les nombreux stands qui s'y sont installés. D'en bas, l'impression est beaucoup moins forte. Depuis le promontoire, on se rend

vraiment compte de l'importance de **la foire**. Il y a là des dizaines de charrettes et de stands, les échoppes sont ouvertes et présentent leurs étals garnis, des groupes de musiciens et de jongleurs circulent entre les chariots.

Encore un quart de mile et nous arrivons à l'extrémité du promontoire. Ici, la muraille se termine en pointe, des drapeaux flottent au vent. Le mur crénelé permet, si besoin est, à des archers et à des arquebusiers de se positionner pour défendre l'endroit. La vue sur la mer, sur le port, la grève, est splendide. D'ici, on peut sans difficultés apercevoir des navires qui approcheraient de la ville. La vue porte à près de deux lieues¹. Pour le moment, sur les remparts, pas de soldats. Soit **ils** sont dissimulés, soit les circonstances ne nécessitent pas une surveillance permanente. Il est possible que des rondes soient effectuées à fréquence régulière.

Nous admirons la vue, **l'**étendue d'eau bleutée légèrement verte, la côte nord et ses bruyères en fleur, le sud avec le port et la grève. Cela nous donne des envies de voyage.

1 Il s'agit ici de « lieue marine » qui équivaut à trois miles terrestres.

En contrebas, une zone de buissons qui pourront parfaitement nous dissimuler. C'est là que nous nous asseyons, contemplant la mer d'huile. Un vent léger du sud-est glisse le long de la côte et atténue l'impression de chaleur donnée par le soleil qui vient de passer son zénith. Une multitude d'insectes fait entendre **comme** un vrombissement permanent, résultat de tout ce petit monde au travail. La région produit du miel et nombre de paysans ont installé des ruches tressées **ou utilisé des arbres creux** afin de récolter le précieux nectar.

— Qu'allons-nous faire ? demandé-je alors.

— Plus tard, plus tard, répond Jane, ôtant ma chemise et se lovant contre moi.

Je sens ce qui se prépare. **Est-ce** une bonne idée ? Si nous devons être séparés pour un long moment ou ne plus nous revoir, cela ne sera-t-il pas plus terrible encore ?

Mais le désir est plus fort. En quelques instants nos corps nus ne font qu'un et un plaisir partagé nous envahit. Jane gémit doucement, sa respiration est rapide. Je suis trempé de sueur ce qui a pour effet de raviver l'odeur du savon citronné. Nous restons un moment sans mot dire, les yeux clos, humant l'air du

large et reprenant nos esprits.

— Et maintenant, Jane, comment vois-tu l'avenir ?

— Je ne sais pas. Laisser mon père me paraît difficile. Du moins dans l'immédiat. Je vais en discuter avec lui et le mettre doucement sur la voie. Laisse-moi un peu de temps.

— Je comprends.

— La fête dure près de deux lunes, on y verra plus clair ensuite. Après Scarborough, nous faisons une pause de deux semaines, ce sera l'occasion. Nous résidons près de Darlington, à Gainford et nous y prendrons un moment de repos.

— Faisons ainsi. Je vais rentrer à York, après-demain, probablement. Je reviendrai te voir durant la fête, York n'est pas si loin et je vais me procurer un nouveau cheval.

Ces décisions semblent nous convenir à l'un et à l'autre. Puis, le désir nous submerge à nouveau et nous unissons nos corps une seconde fois pour un moment d'amour sans commune mesure.

À notre retour sur la place, l'agitation est grande. Les commerçants, les troubadours, les artisans et les prestidigitateurs s'agitent. Tous procèdent aux

dernières vérifications, répètent leurs tours, leurs chants ou contrôlent leurs diverses marchandises. L'après-midi est bien avancé, il ne faut rien oublier d'important. Des officiers à pied, cette fois, car les chevaux auraient du mal à circuler entre les étals et les stands, observent, inspectent, délivrent des consignes lorsque cela est nécessaire.

Monsieur Pending vérifie ses coutelas qu'il a disposés sur une large couverture vert émeraude. Avec un chiffon, il lustre les manches et les lames, prend les couteaux en main, les soupèse.

— Tout va bien, père ?

— Ah, te voilà. Vous aussi William. Vous tombez bien, je vais avoir besoin de vos services.

— Avec plaisir, Monsieur Pending. De quoi s'agit-il ?

— Je teste toujours mes lancers avant l'ouverture. C'est une façon pour moi de me refaire la main.

— Vos lancers ?

— Oui, mes couteaux.

— Mais père, tu ne vas pas ?...

— Je pense que William n'y verra pas d'inconvénient. Et puis, il me fait l'impression d'être

un homme courageux. N'ayez pas peur. Il n'y a jamais eu d'accident...

— Si père, souvenez-vous, cette fois...

— Le malheureux avait bougé.

Je ne suis qu'à demi-rassuré. Mais je ne peux pas me montrer pleutre. Monsieur Pending doit connaître son affaire.

— Placez-vous par ici, me dit-il, me désignant le côté de l'auvent. Voilà, là, contre ce panneau de bois.

Il y a en effet, à cet endroit, une large planche marquée d'un nombre considérable d'entailles.

Je me place comme indiqué, tandis que Monsieur Pending, se recule de quelques pas, ayant saisi un couteau à la lame longue et effilée, doté d'un manche d'ivoire légèrement verdâtre.

— C'est parfait. Ne bougez surtout pas.

Jane est inquiète, je le vois à ses yeux et à ses sourcils. Son visage est crispé.

Monsieur Pending ferme l'œil gauche, replie son bras droit, faisant jouer plusieurs fois son poignet. Je lui trouve un regard inhabituel. A-t-il des soupçons sur ma relation avec sa fille ? Craint-il pour son avenir ? Va-t-il me planter un couteau au travers du corps ?

Son bras se détend soudainement, le couteau file à grande vitesse fendant l'air dans un bruit de tissu froissé. La lame se fiche dans le bois à quelques centimètres de mon oreille gauche.

— Excellent ! Excellent ! Jane, note bien celui-ci, il est parfait.

— Oui... père.

Et monsieur Pending renouvelle l'opération cinq autres fois avec des couteaux de tailles et de formes différentes. Me voici maintenant **comme** encadré par les lames.

— C'est très bien, Jane. Je vais donc prendre ces six-là. Ils feront parfaitement l'affaire. William, vous n'avez pas eu peur, au moins ?

— Non pas, monsieur Pending. J'avais entièrement confiance.

— Merci, jeune homme, merci. Je suis content. Ainsi, demain je pourrai **travailler** avec du bon matériel. Les spectateurs n'auront pas à s'inquiéter. Jane non plus.

— Jane ?

— Oui, elle joue ce rôle de temps à autre. Pour les spectateurs cela met un peu plus de suspense. Vous

pensez, un père qui lance des couteaux en direction de sa fille.

— En effet, le suspense est garanti.

Jane lève les yeux au ciel. Elle a retrouvé des couleurs et semble plus détendue.

— Si cela ne vous ennuie pas, je vais prendre congé. Je repasserai demain matin, pour l'ouverture. Cette fois, je serai spectateur à part entière.

Jane fait quelques pas avec moi et lorsque nous sommes hors de la vue de son père, elle me prend la main.

— À demain, William. À demain.

— À demain Jane. À demain, mon amour.

Après un souper moins copieux que le repas du midi, je rejoins ma chambre. Au-dehors, l'agitation est retombée. Les participants vont sans doute ne pas trop veiller car la première journée sera assez éprouvante.

Allongé sur le dos, je ferme les yeux et pense à Jane. Comment oublier son sourire, sa douce voix, son corps souple et ferme, nos ébats... J'en viens même à en oublier le conflit qui m'oppose à Perdy et à l'intervention agressive de ses sbires. Je suppose que les choses vont en rester là, du moins je l'espère. Je

dois dormir pour profiter pleinement de l'ouverture de la fête de Scarborough.

8

C'est le grand jour. Tôt le matin, l'agitation est grande. Les participants se sont levés avec le soleil et tout semble prêt. Je me tiens sur la place, debout aux côtés de Jane. Le bourgmestre en personne est là, sur un magnifique cheval brun. C'est une personne assez corpulente, au visage rond et rougeaud. Il porte une fine moustache légèrement effilée et ses deux petits yeux bruns très mobiles regardent la foule. Son ample chemise de soie noire est barrée, en diagonale, d'un baudrier de tissu de couleur dorée. À son côté, une longue épée dans son fourreau **qui** bat contre ses chausses de laine. Ses bottes, qui montent à mi-mollet, sont d'un cuir brun-rouge du plus bel effet. Il ne semble pas très âgé, la trentaine peut-être. Il est flanqué, à droite et à gauche, de deux officiers aux visages fermés.

— Chers amis, voici le moment tant attendu ! Cette

fête s'annonce sous les meilleurs auspices. Malgré la situation difficile, vous êtes nombreux, cette année, à venir présenter vos tours, vos marchandises, vos réalisations et à proposer vos services. La région a la chance d'être préservée de la terrible maladie qui frappe les comtés voisins. Que Dieu donne à nos frères la force de vaincre ce fléau... La ville de Scarborough est toujours aussi fière de vous accueillir. Des milliers de visiteurs vont affluer **ici. Déjà**, des bateaux venus de Hollande, de Norvège et de France se présentent au port. Ce sera une très grande fête et je vous souhaite, à tous, d'en profiter pleinement.

Des applaudissements nombreux ponctuent le discours du bourgmestre, qui **circule** ensuite parmi les participants, saluant de-ci, de-là et adressant quelques mots aux personnes qu'il croise.

Chacun est en place. Les visiteurs ne vont pas tarder. Monsieur Pending est à son pupitre, il a positionné un placard avec une annonce pour les clients : « *Pending, père et fille. Tours de magie, numéros époustouflants. Un penny la séance* ». Quant à Jane, la petite table garnie de fioles et de récipients contenant diverses herbes laisse deviner la nature de

son activité. Les proches voisins se préparent aussi. À gauche, un marchand de bijoux, à droite des étoffes multicolores et en face, des ustensiles de cuisine. Cela fait un joli mélange qui devrait attirer le chaland.

— Jane, je vais faire un tour parmi les autres stands.

— Bien sûr, profite-en. Tu verras, il y a tellement de choses différentes et attrayantes.

J’effleure le bout de ses doigts et je commence ma visite.

Les visiteurs commencent à affluer et il n’est pas toujours aisé de se frayer un chemin. La place entière est occupée par les participants ainsi que la plupart des rues alentour. Le chemin **qui mène au port** est, lui aussi, occupé par des charrettes de commerçants.

Je vais donc de-ci, de-là et je découvre des stands aussi divers que variés. Ici, un nain tout de rouge vêtu qui présente des sculptures et des meubles, plus loin un vendeur de bottes, un autre qui vante ses tissus aux couleurs vives, un marchand d’ustensiles de cuisine. Bien sûr, il y a là toutes les denrées alimentaires courantes, les viandes de veau, de porc, de poulet, d’agneau et de gibiers comme le faisan et les oiseaux sauvages. Les légumineuses, feuilles, tiges, racines ou

bulbes ont l'air de devenir à la mode, car j'en découvre des quantités impressionnantes. Je vois ainsi des carottes pourpres et blanches, des panais, des radis raves, des oignons, de l'ail, de l'échalote, des poireaux, des navets et toutes sortes de légumes. Les cornichons ne sont pas en reste, pas plus que les artichauts. Les nouveautés d'Amérique du Sud, comme les haricots, les tomates et le maïs sont aussi présentes. Enfin, une grande place est réservée aux aromates comme l'estragon, le persil, la sauge, le thym, le basilic et la menthe. C'est un véritable festival de couleurs et de senteurs. Je comprends que ce marché attire autant de monde.

J'aperçois, en direction de la grève, un marchand de bestiaux. Il y a là des porcs, des volailles et aussi quelques chevaux qui me semblent fort robustes. Cela m'intéresse car j'ai besoin d'une monture pour regagner York.

Dans les allées, où les visiteurs se pressent maintenant, circulent des groupes d'amuseurs. Des jongleurs, bien souvent, vêtus d'habits multicolores et qui montrent leur habileté en se déplaçant et accompagnés de joueurs de vielle et de luth. Au devant

de l'un de ces groupes, j'aperçois Jack, sautillant et joyeux, un gobelet de bois en main. C'est lui qui récolte les piécettes que les visiteurs veulent bien donner. Jack est futé. Il a certainement trouvé à se faire embaucher pour cette tâche et ainsi, récoltera aussi sa part.

— Hep, Jack !

— Oh, monsieur William.

— Comment vas-tu petit ?

— Comme vous voyez. J'ai trouvé une occupation, qui rapporte !

— Tu es bien malin. Mais montre-moi ce bras.

Jack me montre son bras. Les plaques rouges se sont atténuées.

— Dis donc, efficace le traitement de mademoiselle Jane.

— Ah, tous les copains en veulent. Et puis...

Il lance un regard en arrière. Je vois là une jolie demoiselle de son âge, au visage encadré de deux nattes blondes.

— Emily, me souffle-t-il. Depuis que je mets ce produit qui sent si bon, elle ne me quitte plus.

— Plains-toi ! Allez, Jack, à plus tard. Je fais le tour

du marché.

Je continue ma promenade. Ce garçon est étonnant. Vif, joyeux, sachant très vite tirer parti des situations. Il est pourtant de condition très modeste, mais il sait tirer son épingle du jeu. Sauf ennui de parcours, je lui prédis un bel avenir.

Il me faut près d'une heure pour effectuer le tour complet du marché. Pendant cette visite, j'ai entendu des langues étrangères. Du français, du néerlandais et du finnois, il me semble. Cela confirme l'attrait que présente cette manifestation pour les voisins européens. C'est une très bonne chose pour la ville de Scarborough. Certains étrangers parlent un peu l'anglais et je crois comprendre, au hasard des bribes de phrases que je peux saisir, que de violentes batailles ont lieu au Danemark et qu'une nouvelle guerre de religions voit le jour sur le continent. Ce n'est pas une bonne nouvelle.

Je m'engage dans les rues avoisinantes. Là, ce sont les échoppes des commerçants et artisans qui prédominent. Tailleurs, orfèvres, ébénistes, potiers, chacun y va de ses harangues pour attirer les clients qui se laissent assez facilement convaincre car il faut

reconnaître que le travail présenté est de qualité. Je circule ainsi un bon moment, passant au pied du château et effectuant une boucle pour rejoindre la place en passant devant l'auberge. Au détour d'une ruelle, j'aperçois soudainement mes deux agresseurs de la veille. L'un d'eux, celui qui avait parlé l'autre soir, tient en main un long coutelas. Ses intentions ne semblent pas amicales. Je pose la main sur le pommeau de ma dague. Les deux hommes s'écartent, pour me rendre la partie plus difficile. Surgissent alors deux officiers à cheval, effectuant une tournée d'inspection. Les sbires rengainent leurs coutelas et prenant un air détaché, disparaissent dans une venelle adjacente. Les officiers me saluent et continuent leur chemin. Je vais pour les rappeler, mais ils sont déjà loin et tournent au bout de la rue. Que n'ai-je eu le réflexe immédiat de les alerter ? J'étais sans doute trop surpris, je pensais que cette affaire était close. Je regagne la place. Pour le moment, je préfère ne pas en parler à Jane, inutile de l'inquiéter.

Lorsque je rejoins le stand des Pending, le père fait une démonstration de lancer de couteaux. Un visiteur **tient** le rôle du partenaire et il semble encore en vie.

Jane est à sa petite table, vantant les vertus de certaines plantes aromatiques. Elle conseille, à une dame âgée, l'utilisation du persil dans les plats de légumes. Elle explique que cela est bon pour l'état général et que si on y adjoint la sauge, on peut noter un regain de vitalité. Expliquant cela, elle frotte le coude de la vieille dame. Elle semble souffrir de cette articulation. Elle passe sur la peau, à l'aide d'un fin tissu, une huile jaune clair qui dégage une odeur que je ne connais pas.

— C'est quoi ? demandé-je.

— De l'huile d'arnica. C'est une fleur qui nous vient des Highlands : j'en extrais le principe actif et constitue cette huile qui donne d'excellents résultats.

— Tes amis médecins vont te maudire.

— Peut-être, mais ils sont aussi parfois les premiers à venir me voir lorsqu'ils souffrent des articulations.

Cela nous fait rire et la vieille dame, qui semble aller mieux, rit de bon cœur avec nous.

— Qu'est-ce que je vous dois, jeune demoiselle ?

— Ce que vous voulez madame. Vous savez, chacun donne en fonction de ses moyens.

Et la dame dépose, dans une soucoupe de terre vernissée deux petites pièces grises.

— Merci madame et portez-vous bien. N'hésitez pas à revenir me voir.

— Les affaires semblent marcher, dis-je alors.

— Oui, et ça va être ainsi pendant toute la durée de la fête. Mon père est content, nous réalisons ici plus de la moitié de nos gains annuels. Et puis, je soulage tellement de gens que je suis vraiment heureuse.

— Vous ne mangez pas à midi ?

— Je ne sais pas encore. Les premiers jours, il y a tellement de monde que nous grignotons juste quelques biscuits. Nous ferons un bon repas ce soir. Il y a, en fin de journée, un festin sur le port. Nous pourrions y aller tous deux, si tu le souhaites.

— Bien entendu. Mais ton père ?

— Il gardera le stand et ensuite nous le remplacerons.

— Entendu. Pour l'heure, je vais rejoindre l'auberge. Je crois que l'aubergiste a préparé de la tourte de veau au four. Je m'en régale d'avance...

— Ah ! Sauvage que tu es !

Je l'embrasse sur la joue et **disparais** parmi la foule.

Le repas est succulent comme toujours. L'aubergiste est un fin cuisinier. Cette fois la salle est

comble et il a engagé de jeunes garçons pour faire le service. Toutes les tables sont occupées, la bière coule à flots, on parle haut et fort, je distingue quatre ou cinq langues différentes. Le tenancier, évidemment est ravi.

Je regagne ma chambre. Ma précédente rencontre avec les deux hommes de main de Perdy ne me rassure pas. Il semblerait que mon cousin ne veuille pas lâcher l'affaire. Je dois donc redoubler de prudence et sortir armé systématiquement. Après une courte sieste passée à ruminer ces pensées, je sors m'enquérir d'un cheval.

Le paysan qui tient le stand est jovial et très accueillant. Il me présente les quatre chevaux qu'il propose à la vente. Selon ses dires, ces quatre bêtes n'ont que des avantages.

— Ce sont de solides bêtes, Monseigneur, qui me viennent du nord-ouest. Ces chevaux sont habitués au climat rude, ne rechignent pas à la tâche et vous emporteront où vous le souhaitez sans fatiguer.

Dois-je croire cet homme sur parole ? Il va bien sûr vanter sa marchandise. Il ne va pas me dire que ces bêtes ne sont bonnes à rien et qu'il ne faut pas les acheter.

J'observe les quatre chevaux. Tous ont de bonnes

têtes sympathiques, une longue crinière écrue qui retombe sur l'encolure, des jambes solides.

— Ont-ils été ferrés récemment ?

— Oui, Monseigneur. La semaine dernière, n'ayez pas d'inquiétude à ce sujet.

— Puis-je voir ?

Le fermier tire la **jambe** arrière de l'un des animaux. Le fer semble récent, en effet, l'usure est presque nulle. Il me montre aussi les dents et les gencives du cheval. Je ne vois pas de lésion particulière ni d'usure inégale. La commissure des lèvres ne porte pas de blessure ou d'infection.

— En effet, celui-ci a l'air très bien.

J'observe les autres animaux. En réalité, seule la couleur va infléchir mon choix. Ou peut-être un détail, une oreille, un regard.

Finalement, le troisième me plaît bien. Ni trop maigre ni trop gros, il a une oreille orientée curieusement vers l'extérieur et on a l'impression qu'il sourit. Ses yeux dénotent **comme** une sorte de malice.

— Va pour celui-ci.

— C'est Helios. Un bon choix. C'est un bon garçon qui ne renâcle pas.

— Parlons du prix si vous le voulez.

— Quatre livres seraient bienvenues.

— Holà, l'ami. Vous y allez un peu fort. Cela n'est-il pas un peu élevé ?

— C'est le prix, Monseigneur. Ces animaux sont exceptionnels...

— Entendu pour quatre livres, mais avec l'équipement complet.

Le fermier semble réfléchir, observe les harnachements et les selles qui sont suspendus à une poutre derrière lui.

— Entendu, mais c'est un cadeau que je vous fais là.

— Soyez-en remercié.

Et l'affaire est conclue. Ayant équipé le cheval, je le guide par le licol, jusqu'à l'auberge. Monter ici est délicat, il y a beaucoup de monde et il me semble que le règlement de la fête ne le permet pas tant qu'il y a des visiteurs.

L'aubergiste qui prend l'air sur le pas de la porte, me voit approcher.

— Ah, Monseigneur. Passez donc de l'autre côté. Il y a, sur l'arrière, une stalle où vous pourrez l'installer.

Belle bête !

Helios me plaît vraiment. Il se laisse guider, c'est comme si l'on se connaissait de longue date. À quelques pas de la stalle, je le fais stopper et m'installe sur la selle. Le cheval ne rechigne pas, il semble heureux. Je lui caresse l'encolure en murmurant dans son étrange oreille :

— On va bien s'entendre tous les deux. Ce soir, je te présenterai Jane. Nous irons faire un tour.

L'animal agrandit cette espèce de sourire qu'il a en permanence.

— Reste-là un moment, je vais t'apporter de quoi manger et boire.

Le soir venu, la foule a déserté les lieux. C'est l'heure du festin dont Jane m'a parlé. Je la retrouve au stand, elle a déjà, semble-t-il parlé à son père, car celui-ci est au courant.

— Allez-y, allez faire un tour à ce banquet. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Nous viendrons te remplacer, père.

— Non, non. Je mange avec nos voisins. C'est déjà arrangé. Ils sont très sympathiques et ils ont un pâté de canard qui me tente bien.

— Cela ne m'étonne pas, répondit Jane en riant. Soit, c'est comme tu voudras. À plus tard, père.

Nous rejoignons le port, le long duquel le buffet est dressé. Des violonistes entament des airs entraînants, un grand nombre de participants est là, qui de boire, qui de manger. Des planches posées sur des tréteaux présentent des mets très divers. Des radis raves à l'huile d'olive, des concombres saupoudrés de basilic, des pâtés de gibier et de volaille, des fromages de chèvre, des biscuits au miel et à la marmelade de cynorhodon. Des pichets contiennent du vin blanc, de la bière, ou du cidre fort. Nous ne nous faisons pas prier, la journée a été longue. Les gens présents sont assez bavards, racontant ce premier jour. Ils viennent des régions voisines, de Durham, de Leeds et de Bradford. Les représentants de la région de Londres sont peu présents en raison de l'épidémie de peste qui a sévi et qui sévit encore. Ils parlent aussi des événements de l'Europe continentale, cette guerre qui se prépare entre les catholiques et les protestants. Cela les effraie car ils ne souhaitent pas que ce conflit s'étende en Angleterre. Jane discute avec des personnes qu'elle semble connaître, mais il est vrai

qu'elle n'en n'est pas à sa première fête à Scarborough et ce sont souvent les mêmes participants qui reviennent.

Lorsque le repas se termine, que la lumière commence à décroître, on allume des torches et les musiciens s'en donnent à cœur joie. Des gens se mettent à danser près de nous, mais je suis très hésitant car je ne suis pas très connaisseur en la matière. Jane le comprend.

— Marchons un peu, si tu veux, me dit-elle.

— J'ai mieux que ça, réponds-je.

Elle me regarde de ses deux grands yeux étonnés.

Je l'entraîne derrière l'auberge, vers les stalles.

— Je te présente Helios, mon nouvel ami à quatre pattes.

— Oh, il est magnifique. Cette crinière et ce beau pelage clair.

Jane l'observe un instant et plonge ses yeux dans ceux de l'animal.

— C'est un bon choix. Je crois qu'il te rendra de fiers services.

Helios comprend-il ses paroles ? Il déplace sa grosse tête pour la frotter contre l'épaule de Jane.

— Eh bien, tu l’as conquis, je crois. Viens, nous allons faire un tour.

Aussitôt dit, nous voici installés, Jane se plaçant devant moi sur le dos de l’animal. Nous sortons prudemment et regagnons le port où l’activité a fortement décliné. Nous poursuivons vers la grève et je pousse un peu Helios au galop sur le rivage, le menant à la limite du flux et du reflux. Cela semble beaucoup lui plaire car il avance aisément, humant l’air de ses naseaux et laissant échapper des nuages de vapeur. Nous trottons ensuite un moment mais devons rebrousser chemin car les rochers ne nous permettent pas d’aller plus avant. Nous faisons donc demi-tour et nous faisons halte le long de la dune, sur le sable sec.

— Repose-toi Helios. Tu as bien couru, je suis très content de toi, lui dis-je en lui tapotant le museau.

Helios secoue sa tête par deux fois, ce cheval me comprend. C’est vraiment incroyable.

Jane m’entraîne soudainement par la main, mais je ne résiste pas. Demain je vais devoir partir et nous ne nous reverrons pas avant un long moment. C’est pourquoi nous plongeons dans le sable encore tiède, à l’abri derrière des buissons épineux. Nous passons là

un moment à nous unir, avec fougue et tendresse à la fois. Helios nous regarde d'un œil curieux et semble sourire.

— Alors, c'est décidé, tu pars demain ?

— Oui, je pense. Je dois regagner l'imprimerie. Des commandes vont certainement m'y attendre. Je ne peux pas abandonner mes clients, sinon, ils se tourneront vers des concurrents. Mais avec Helios, maintenant, je pourrai revenir très vite. Je pense que le trajet peut se faire en une bonne journée de cheval, sans pousser la monture, évidemment.

Nous reprenons le chemin de l'auberge, j'emmène Helios dans la stalle et j'accompagne Jane jusqu'à son stand. Son père est encore chez les voisins, à boire du whisky, à fumer la pipe et à discuter, ce qui fait sourire Jane.

— Il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, me souffle-t-elle.

Puis, à l'adresse de son père :

— Je suis là !

— Ah, te voilà, ma fille. Je viens, je termine cet excellent whisky et je te rejoins. Bonsoir William.

— Bonsoir, monsieur Pending.

Nous devons nous quitter, difficilement, mais il le faut.

— À demain, Jane, je passerai au moment du départ.

— Entendu.

9

C'est donc très tôt le matin que je décide de me lever. L'aubergiste ne doit pas être debout depuis très longtemps mais il prépare mon déjeuner sans difficulté. Il a l'habitude de recevoir des voyageurs et généralement ceux-ci partent de bonne heure. Je mange rapidement les œufs frits, le pain garni de marmelade et le fromage qu'il m'apporte. Je le remercie et lui règle son dû.

— Faites un bon voyage, Monseigneur et au plaisir de vous revoir.

— Je reviendrai, soyez-en assuré. D'ici deux semaines, je pense. Votre établissement est très convenable et les repas...

— Merci, Monseigneur. À très bientôt.

Je me rends aux stalles retrouver Helios qui piaffe en m'apercevant. Il a envie de se dégourdir les jambes. Il va en avoir l'occasion car, jusqu'à York, il n'y a pas

moins de quatorze lieues. Il pourra les faire dans la journée, je pense, **sans forcer l'allure.** Mon maigre bagage est suspendu à l'arrière de la selle, sur le côté gauche. J'ai bien sûr ma dague et mon coutelas. J'ai, aujourd'hui, mis un chapeau à trois pointes qui me protégera du soleil car la journée s'annonce belle et chaude. Une gourde de cuir emplie de cidre est accrochée sur le flanc droit.

Les visiteurs ne sont pas encore là, la place est très calme. Les participants sont, pour la plupart, installés devant leurs stands et mangent en silence. Tout ce petit monde n'est pas encore bien réveillé.

Jane paraît fraîche et dispose. Elle porte une splendide robe bleu ciel et a noué ses cheveux en arrière. Je la trouve encore plus belle qu'à l'accoutumée. Comment vais-je pouvoir me passer d'elle, même pour une quinzaine de jours ? Je m'approche lentement et pose pied à terre.

— Ton père ?

— Il dort encore. Il a veillé un peu tard hier et a forcé sur le whisky.

— Tant mieux.

Je l'embrasse alors avec fougue, serrant son corps

contre le mien.

— Veux-tu faire un bout de chemin avec moi ?

— Oui, jusqu'à la colline. Je reviendrai à pied. Ce n'est pas si loin.

Jane monte donc avec moi et nous gagnons l'extrémité de la place. Ces derniers pas sont douloureux, ils nous mènent, inexorablement, vers la séparation. Mais je reviendrai bien vite et nous trouverons une solution.

Au sommet de la colline, nous descendons de cheval.

— Au revoir William.

— À bientôt, Jane. Je reviendrai dans deux semaines et je resterai deux ou trois jours. Pourras-tu prévenir l'aubergiste la veille de ma venue ? Je t'enverrai une lettre.

— Bien sûr. En attendant, prends garde à toi et méfie-toi de cette maladie qui rôde encore. Prends ceci et fais une infusion chaque soir avant de te coucher.

Elle me tend un petit sachet de tissu.

— Qu'est-ce donc ?

— Un petit mélange d'herbes choisies qui renforcent le corps et permettent de lutter contre les

maladies. Tu peux en prendre sans crainte.

— Merci, Jane. Je prendrai une infusion chaque soir en pensant à toi.

Nous nous embrassons un long moment puis Jane recule. Il faut bien se séparer.

— Au revoir.

Je remonte sur le cheval et Helios avance de son pas tranquille. Je me retourne plusieurs fois en faisant de grands signes de la main jusqu'à ce que la silhouette de Jane disparaisse derrière le sommet de la colline.

Helios avance à une allure moyenne de deux lieues à l'heure. En poussant un petit trot de temps à autre, mais en ne négligeant pas les pauses indispensables, je serai à York en fin de journée. J'avance donc, sereinement, sur le chemin que je connais bien, celui-là même où j'ai rencontré Jane pour la première fois. Curieux arrangement du destin qui prépare les situations et vous y projette sans crier gare. C'est comme un long fil invisible sur lequel on avance, ce fil se déroulant **lui-même** par devant soi, jalonnant sur le parcours des événements auxquels on est confronté. Cela peut parfois donner l'impression de ne pas maîtriser son propre devenir, mais il semble bien que

l'on ne puisse pas y faire grand-chose.

Le soleil n'est qu'à mi-chemin de son zénith et j'ai déjà parcouru un bon bout de chemin. C'est le moment de faire une pause et de permettre à Helios de grignoter quelques herbes savoureuses. Nous sommes entrés dans un sous-bois, l'endroit **est ombragé**, un ruisseau coule **le long** du chemin. L'endroit idéal.

— Helios, on fait une pause. Tu peux manger tout ton saoul et te désaltérer. Je vais faire de même.

Helios semble soudainement nerveux. Pourtant, **cette halte** devrait lui faire plaisir. Je le sens inquiet, ses oreilles s'agitent de droite et de gauche, les muscles de ses jambes tressautent.

— Que se passe-t-il, Helios ?

La réponse ne tarde pas. Deux hommes surgissent d'un bosquet tout proche. Je reconnais mes deux affreux qui, une fois encore, me cherchent des histoires. Décidément, je n'arrive pas à m'en défaire. Cette fois, je n'ai pas d'échappatoire, je n'ai pas l'aide de Jane ni la présence salutaire des officiers de la ville. Je vais devoir me défendre.

L'un des hommes, celui qui est le plus bavard et qui semble avoir de l'ascendant sur l'autre, s'approche

résolument. C'est compter sans Helios, qui, effectuant un quart de tour, décoche un violent coup de sabot dans les côtes de l'agresseur. Celui-ci, sérieusement choqué, tombe à genoux, se tenant le thorax et peinant à respirer. Je profite de l'occasion. Je sors ma dague et me précipite vers le second malandrin qui a eu un moment d'arrêt. De ma lame, je lui entame le poignet et le sang se met à couler. Il lâche son arme en poussant des cris de douleur. Helios s'approche, menaçant.

— Non, Helios, cela suffit. Ils ont eu une bonne leçon.

Je pense qu'Helios serait bien capable de piétiner les deux hommes et leur briser les os.

— N'y revenez plus. Je vous l'ai dit, cette affaire ne me concerne plus, je ne souhaite pas effectuer ce travail pour Perdy. C'est à croire qu'il ne comprend rien. Quant à vous, il vaut mieux que vous disparaissiez. Si je devais vous revoir, je serais beaucoup moins clément.

Les deux hommes râlent et gémissent à la fois. J'espère que cette fois ils ont compris qu'il ne fallait pas insister.

Je les laisse panser leurs plaies et je remonte sur mon cheval. Sans lui, les choses se seraient sans doute déroulées différemment. Jane me l'avait dit : « *Je crois qu'il te rendra de fiers services.* »

Et voilà, sa remarque se vérifie. Aurait-elle aussi des dons de prescience ?

Je reprends la route. Je n'ai plus à m'inquiéter de ces deux énergomènes. Peut-être cesseront-ils d'obéir aux ordres de Perdy ? Ce serait vraiment la meilleure des fins.

Le reste du voyage se passe sans encombre. J'ai juste une sensation un peu désagréable lorsque je passe à l'endroit où j'avais rencontré les paysans qui voulaient m'occire. Décidément ce voyage fut mouvementé.

Helios ne fatigue pas. Il a gardé son allure tranquille, progressant sûrement. Il sait se ménager.

Arrivé à York, je **me rends** directement au poste de diligence. Bien que le service soit interrompu, la possibilité de laisser un cheval en garde existe toujours. Moyennant quelques pièces, je peux y laisser Helios qui sera bien nourri et bien traité. De plus, les chevaux ne sont plus réquisitionnés, l'épidémie ayant

fortement régressé.

— Ne t'inquiète pas Hélios, je ne suis pas très loin. En ville, je ne saurai pas où te mettre. Je viendrai te voir tous les jours et nous trouverons un moment dans la semaine pour aller faire un tour.

Le cheval me regarde d'un œil triste. Mais il a confiance en moi, je crois, et il accepte la situation. Je ne vais pas le laisser tomber, loin de là. C'est un excellent cheval, courageux, robuste et je ne dois pas oublier qu'il m'a quasiment sauvé la vie.

— Je vous le confie, Bertram. Occupez-vous bien de lui. C'est un cheval très agréable. Pouvez-vous le mener au manège de temps à autre ?

— Oui, monsieur William. Je peux le sortir chaque matin, si vous le souhaitez.

— C'est parfait. Je vous remercie, Bertram. Je passerai demain.

Je suis entré dans la ville par la Wow Gate et je me dirige maintenant vers le nord-est. Je dois passer la rivière, la Foss River, dont les eaux agitées bruissent sous le pont de bois. Mon imprimerie, ainsi que mon logement se trouvent à deux pas de l'église Saint-Cuthbert. J'aime beaucoup ce quartier de la ville et

Saint-Cuthbert car je sais qu'il fut **un personnage** très apprécié en Northumbrie, région dont est originaire ma famille depuis des temps reculés.

Je croise peu de monde. C'est déjà la fin de l'après-midi, les échoppes ferment, les gens rentrent chez eux. Deux soldats à pied arpentent la rue, ils font partie de **la** brigade de surveillance que le maire a mis en place depuis peu. Avec l'épidémie, les maisons vides étaient visitées par des pillards sans scrupules. Nombre d'entre eux furent arrêtés, subirent le supplice de l'estrapade sur la place publique. Leurs corps furent ensuite suspendus aux entrées de la ville et laissés aux corbeaux.

Je vais d'abord frapper à la porte d'une maisonnette qui se trouve un plus haut dans la rue. C'est le logis de Margreth. Elle porte un prénom danois, sa famille est, **je crois**, de descendance viking. Elle fut, pendant de longues années, la femme de ménage et la cuisinière de mon défunt père. Je peux même dire qu'elle m'a vu grandir.

— Oh, William, te voilà de retour, s'écrie-t-elle joyeusement en ouvrant la porte.

C'est une femme d'une soixantaine d'années. Elle a

des cheveux gris tirés en arrière, son visage est creusé par des années de travail mais ses petits yeux gris pétillent d'énergie.

— Tout s'est-il bien passé à Scarborough ?

— Merveilleusement bien, Margreth. J'y retournerai sans doute d'ici deux semaines.

— Toujours les affaires ?

— Oui... non...

Margreth me regarde avec malice. Mon expression doit laisser transparaître mon état d'esprit.

— Ah, ah... très bien. Mais ne reste pas sur le pas de la porte. Je vais te faire à manger.

— Non, Margreth, ne te donne pas cette peine. Je vais me débrouiller.

— Très bien. Comme tu voudras.

Elle disparaît un instant dans le couloir et revient, me tendant un trousseau de clés.

— Voilà. Tu peux réintégrer les lieux.

— Merci, Margreth. Mais j'y pense, comment cela va-t-il en ville ?

— Il n'y a quasiment plus de cas déclarés, la maladie régresse fortement. Mais les gens sortent le moins possible, ils restent prudents. J'espère que d'ici

peu, tout rentrera dans l'ordre.

— Oui, cela va aller. Prends soin de toi aussi. À plus tard, Margreth.

La clef joue sans difficulté dans la serrure. La pièce, qui tient lieu de bureau et d'imprimerie à la fois sent la cire. Je suppose que Margreth est passée lustrer le parquet et l'escalier qui mène à l'étage. Elle ne peut pas s'empêcher de faire du ménage.

Je dépose mon bagage sur une chaise de paille et m'assieds un instant. Je suis tout de même un peu fourbu. Peut-être même plus qu'Helios qui ne donnait vraiment aucun signe de fatigue. Une bonne nuit de repos et il n'y paraîtra plus. Mais auparavant je vais rédiger une lettre pour Jane, lui dire que tout va bien, que le voyage s'est déroulé sans encombre et que j'ai hâte de la revoir. Demain matin, en allant voir Helios, je trouverai bien un coursier pour acheminer ma missive.

Mon bureau est encombré. De nombreux documents s'amoncellent, notamment des commandes que je dois préparer pour divers clients de la ville. Je me mettrai au travail dès demain.

Je fais un rapide repas de viande séchée et de

pommes que j'avais conservées dans le garde-manger. J'ai une sorte de pièce semi-enterrée qui garde la fraîcheur et je peux y entreposer les denrées alimentaires. Je prépare une infusion avec les plantes que Jane m'a remises. Cela sent bon le persil, la sauge, le romarin et le thym. Un mélange revigorant et protecteur à la fois. Je bois lentement le fin breuvage en pensant à ma bien-aimée. Nous nous reverrons très bientôt.

10

Nous sommes le 25 août. Voilà maintenant dix jours que je suis rentré et je n'ai pas de nouvelles de Jane. Ma lettre est partie dès le lendemain de mon retour, je suis donc un peu étonné.

J'ai été très occupé par le travail. De nouvelles commandes avec la reprise maintenant que la menace de l'épidémie semble s'éloigner de façon définitive. Aussi, je ne me suis pas inquiété outre mesure de l'absence de réponse **mais** maintenant, à bien y réfléchir, je trouve cela étrange. Je me rends auprès du service de messagerie, qui se tient d'ailleurs non loin du relais de poste et je questionne le préposé.

— Non, non, monsieur, pas de lettre en provenance de Scarborough. Je le saurais, le courrier arrive directement ici, c'est moi-même qui suis chargé de le réceptionner.

— Très bien, je vous remercie. Je repasserai

demain.

Je décide de faire un tour avec Helios. Cela me détendra un peu. Nous prenons le chemin de la campagne. Au nord de la ville, les prairies verdoyantes alternent avec les zones marécageuses. Ici, les rivières, nombreuses et larges, imbibent fortement le sol. On croirait presque, par endroit, voir une sorte de tourbe. Je gravis une colline de moyenne importance et j'arrête Helios à l'ombre d'un boqueteau de hêtres. De l'endroit, j'ai presque une vue à trois cent soixante degrés. Au sud, la ville qui étend ses toits roses, à l'est la campagne, plus plate vers la mer que l'on n'aperçoit pas d'ici. Au nord, un relief plus varié, des étangs et le ruban gris de la Foss River. Vers l'ouest un paysage boisé, un tapis vert foncé de chênes ou plus clair de hêtres et de frênes. Un paysage qui pourrait conduire à la rêverie, mais mon esprit est vraiment trop occupé par l'absence de nouvelles de la part de Jane.

— Qu'en penses-tu Hélios ? Tu as une idée ?

C'est comme si je m'attendais à ce qu'il réponde. Mais peut-être pourrais-je demander conseil à Margreth ? Ou écrire une nouvelle missive en annonçant ma venue pour le dimanche suivant, c'est-à-

dire dans cinq jours ? C'est une idée. Cela me redonne un peu de gaieté et Helios doit le ressentir car il frotte sa tête contre mon épaule et m'adresse un large sourire.

— Brave Helios. Tu me comprends vraiment. J'ai rarement vu cela **de la part d'un cheval**. Tu dois être exceptionnel. J'ai beaucoup de chance de t'avoir pour ami.

Nous restons là un moment, Helios à grignoter de grandes pâquerettes sucrées, moi assis dans l'herbe tendre à contempler le paysage et à respirer profondément l'air qui **fleure bon** l'herbe séchée. En contrebas, les paysans fanent l'herbe coupée avant de la rentrer dans les granges. Ils profitent de ce beau temps, cela ne durera peut-être pas.

Nous redescendons et rentrons en longeant la rivière. L'air est plus frais au bord de l'eau, Helios semble apprécier cela. Puis, je dois le remettre au palefrenier qui le conduit à sa stalle.

— Êtes-vous satisfait du gardiennage, monsieur William ?

— Totalemment. Helios est en pleine forme, c'est le signe que l'on s'occupe bien de lui et qu'il est bien

nourri.

— Merci, monsieur William.

Je regagne l'imprimerie d'un pas rapide. J'ai hâte d'écrire **ma** prochaine lettre. Cette fois je rencontre des résidents qui se rendent dans le cœur de la ville, ou en reviennent, discutent sur le pas des portes. Beaucoup me connaissent et me saluent au passage.

— Bonjour, monsieur William !

— Comment allez-vous monsieur William ?

— Et cette imprimerie, ça marche bien ?

— Passez le bonjour à Margreth.

Je réponds par des saluts amicaux et des sourires. Tous ces gens sont bien sympathiques. La plupart m'ont vu grandir dans les rues de la ville. J'aimerais leur présenter Jane. Elle leur plairait, j'en suis sûr, elle est si belle, si douce, si aimable.

Je m'installe à mon bureau et prépare ma missive.

« Ma chère Jane,

je suis un peu inquiet d'être sans nouvelles de toi, et de ton père. J'espère que rien de fâcheux n'est arrivé ou qu'un quelconque désagrément **ne** t'a empêché d'écrire.

Comme je te l'avais annoncé, je vais reprendre la

route pour Scarborough, ce dimanche, c'est-à-dire dans cinq jours. Avec Helios, le voyage ne sera pas difficile, je devrais être sur place en milieu d'après-midi.

J'ai grande hâte de te revoir, de caresser ton si doux visage et de retourner sur la grève admirer la mer et le va-et-vient des flots, qui rythme le temps comme un cœur qui bat...

À très bientôt.

Ton William qui t'aime. »

Je cache rapidement la lettre. Elle partira demain matin.

Mon sommeil est agité. J'ai fait plusieurs cauchemars. J'ai vu des ombres menaçantes rôder autour de Jane, la prendre, la torturer, lui faire du mal. Je me suis réveillé trempé de sueur, le cœur battant la chamade. Ce sont mes craintes qui s'expriment de cette façon. Mais pourquoi donc ? Jane n'est pas en danger. Mon démêlé avec Perdy ne la concerne pas et ma dernière rencontre avec ses deux hommes de main a dû mettre un coup d'arrêt aux velléités de mon cousin. J'en aurai le cœur net dimanche, dussé-je aller le voir si le doute persiste.

Les jours suivants me paraissent, bien entendu,

interminables. Pourtant, ce n'est pas le travail qui manque. Je m'enquiers d'un employé qui pourrait me donner un coup de main quelques heures dans la journée. Je ne peux plus, à moi tout seul, assurer les commandes, la préparation, l'impression et les livraisons. Margreth, qui connaît évidemment beaucoup de monde en ville, me conseille un jeune garçon du nom de Christopher. Il est âgé de seize ans, bien constitué et ne rechigne pas à la tâche. Il pourrait probablement assurer les livraisons. Je m'occuperai de cela dès mon retour de Scarborough.

Enfin, le moment est venu. J'ai préparé mon bagage. Cette fois, en plus de ma dague et du coutelas, je glisse dans mes fontes un pistolet que je tiens de mon père. Cette arme, qui doit dater de l'époque du roi Jacques est un peu ancienne, mais fonctionne parfaitement. Mon père m'en avait montré le maniement lorsque j'étais plus jeune et je m'étais entraîné à quelques séances de tir. Je pars de très bonne heure, après avoir salué Margreth qui est déjà debout. D'ailleurs, je lui remets les clefs.

Je rejoins le relais de poste. Helios a eu double ration la veille au soir.

— Helios, nous repartons en voyage. Tu connais déjà le chemin, tu ne seras pas dépaycé.

Et c'est ainsi que nous passons la Wow Gate pour reprendre la direction du nord-est.

Cette fois, pas de paysans mauvais ou d'embuscade dans les bois. Le voyage se passe en toute sécurité. J'ai mon épée au côté et la crosse du pistolet dépasse volontairement des fontes. Avis aux amateurs.

Helios a effectué, lors des parties de chemin sans déclivité, plusieurs trots et je l'ai même poussé à un galop dont il s'est parfaitement tiré. Moi aussi d'ailleurs. Car, si je sais monter à cheval, je ne suis pas un cavalier émérite, et une chute est toujours possible. Helios galope très vite. Il prend un peu de temps à se lancer, mais il m'a semblé que sa vitesse était fort honorable. C'est vraiment un très bon cheval, à tous points de vue.

Nous gravissons la colline qui précède l'arrivée à Scarborough. Je distingue la ville, l'église, la place, les charrettes, les fanions bariolés, la foule des visiteurs. Je vais enfin revoir Jane et comprendre ce qui se passe. Quelque chose sans gravité, qui n'entachera pas notre amour, cela n'est pas concevable.

Je contourne la place, car, avec Helios, il n'est pas possible de la traverser. Je rejoins donc l'auberge, me présente auprès de l'aubergiste qui m'accueille avec joie et je mène le cheval jusqu'à la stalle.

— À tout à l'heure, mon bon Helios. Je vais revoir Jane...

Je cours plus que je ne marche. J'arrive devant le stand de monsieur Pending. Celui-ci est seul, terminant un tour dans lequel il fait apparaître dans ses mains des cartes qu'il a dissimulées dans les poches d'un spectateur. Le numéro se termine par un tonnerre d'applaudissements et monsieur Pending salue son public.

— Ah, William, vous voilà donc. J'étais inquiet, sans nouvelles de vous.

— Bonjour monsieur Pending. Sans nouvelles dites-vous ? Jane ne vous a rien dit ?

— Jane, non ? Mais vous savez, depuis quelque temps, elle est curieuse, bizarre, dirais-je. On dirait une autre Jane.

— Comment cela ? Je ne comprends pas.

— Moi non plus, jeune homme, moi non plus.
Je regarde alentour, cherchant la jeune fille.

— Où est-elle ?

— Elle est partie ce matin, de bonne heure. Cela fait partie de son comportement étonnant. Je pense qu'elle est peut-être allée vers le château. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre hier au soir.

— Merci monsieur Pending, je vais essayer de la trouver.

— Faites, faites, jeune homme...

Je pars en direction du château. Si Jane a parlé du château, je peux deviner où elle s'est rendue précisément. **Ou** peut-être me trompé-je ? Mais je n'ai pas d'autre piste. Monsieur Pending a conforté mon inquiétude. Quelque chose n'est pas normal, n'est pas habituel. Je vais peut-être savoir de quoi il retourne.

Je **remonte** la rue en courant, je longe la muraille, je descends vers le bosquet où nous nous étions installés lors de notre visite. J'aperçois la longue chevelure roux-châtain de Jane. Elle est assise, me tourne le dos. Mais, je crois bien qu'elle est presque nue. J'avance lentement. À ses côtés, assis près d'elle, à demi-dévetu, un homme que je ne connais pas, très brun, le visage anguleux, la trentaine. Il m'aperçoit et, devant sa surprise, Jane se retourne, poussant un petit cri, sa

main devant sa bouche.

— Oh...

— Jane, qu'est-ce que ?...

— Je, nous... c'est fini William. Maintenant, je...

Elle regarde l'homme à côté d'elle dont le regard se fait menaçant.

— Mais, Jane...

— Pars, William, pars... je ne souhaite plus te voir.

Je ne comprends plus rien à rien. Le monde s'écroule autour de moi. Ma vision se brouille, le paysage danse, je crois que je vais tomber. Je fais demi-tour, je cours à perdre haleine, je regagne l'auberge, la stalle, je monte sur Helios et nous reprenons la route. J'avance ainsi, hébété, pendant plus d'une heure, me laissant guider par le cheval, puis je tombe d'un coup, par chance dans l'herbe du talus. Lorsque je reprends mes esprits, il fait nuit.